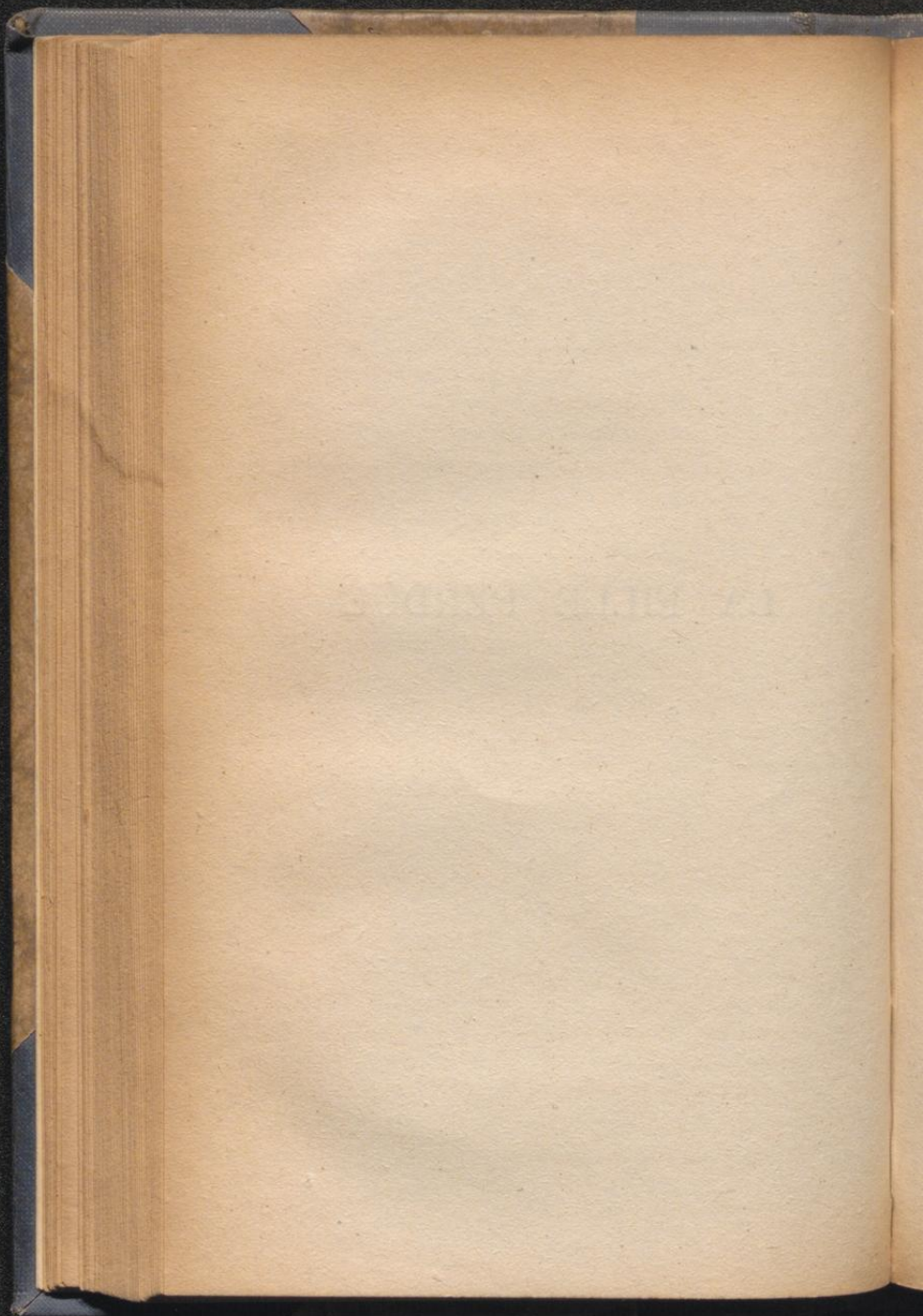


LA FILLE PERDUE



PRÉFACE

J'ai écrit cette pièce en février 1922 sur les bords de la Méditerranée, à Cagnes. J'y pensais depuis longtemps. Le sujet me paraissait propre à être traité d'une façon dramatique. Je le voyais dans mon esprit comme une suite de scènes s'enchaînant et menant le spectateur par une pente nécessaire de l'exposition au nœud de la pièce, puis à son dénouement. Il n'était pas besoin ici de s'attarder à la peinture minutieuse d'un milieu ou d'une société ; les caractères eux-mêmes étaient aussi généraux que possible. Il suffisait de prendre des êtres droits, sains, courageux, éloignés de toute exagération, sincères envers eux-mêmes et envers les autres, et de les placer soudain dans une action tragique. En somme, les seuls moyens de la tragédie classique devaient être employés. Cela était bien séduisant. J'y rêvai à loisir pendant plusieurs mois.

Je savais que le sujet de la *Fille perdue* écarterait de moi les directeurs et que j'avais peu de chances d'être joué. J'avais fait vingt

ans auparavant cette *Mademoiselle Bourrat* dont j'ai raconté l'histoire. On me disait alors : « Quatre actes sur cette triste aventure ! Vous cherchez la difficulté ! » Et personne n'en avait voulu. Que dirait-on de la *Fille perdue* quand on en saurait le thème ? Faudrait-il attendre vingt ans encore ? je n'en ai plus guère le temps. Peu importe. Un sujet s'imposait à moi. Je ne me libérerais qu'en le traitant.

J'avais pensé longtemps à la *Fille perdue*. Je l'écrivis avec rapidité bien que le métier fût nouveau pour moi. Je venais de publier une série de romans, *Ariane*, *Quand la terre trembla*, *l'Amour en Russie*. Il fallait changer de méthode. Tout en travaillant je ne cessais de réfléchir sur les points communs et sur les différences qu'il y a entre l'art du roman et celui du théâtre.

Le romancier et l'auteur dramatique s'occupent et se préoccupent du public qu'ils auront. Y a-t-il des gens naïfs pour croire qu'un écrivain ne songe pas à ses lecteurs ? Qu'est-ce que cette tour d'ivoire où s'enferme le poète ? Qui a jamais vu une tour d'ivoire ? Cette image saugrenue ne l'est pas plus que l'idée qu'elle veut représenter. A la minute où l'écrivain prend la plume et donne une forme concrète à ses idées, il cherche à plaire, à émouvoir, à convaincre. S'il méprise le pu-

blic de son temps, c'est, par-dessus lui, à la postérité qu'il s'adresse, à la postérité qui le vengera du dédain de ses contemporains. Il a tort, du reste, de mépriser les gens avec lesquels il vit. Les connaît-il seulement? Il leur a vu donner des preuves de mauvais goût. Mais il en a toujours été ainsi et au siècle de Louis XIV, le public — une élite pourtant — n'était pas plus raffiné que celui d'aujourd'hui. Les déboires de Racine en disent long là-dessus. Heureusement il y a, à chaque époque, des honnêtes gens dégoûtés par la médiocrité de ce qu'on leur offre et prêts à aimer une œuvre nouvelle et forte. En vérité, l'écrivain se fait de ses lecteurs une idée plus ou moins haute suivant qu'il a lui-même une âme élevée ou basse.

Seulement le romancier et le dramaturge ne s'adressent pas au même public. Le romancier gagne ses lecteurs un à un. Le lecteur est seul au coin du feu près d'une lampe amie et il reste maître de disposer de son temps à sa guise. Peut-être mettra-t-il une douzaine de demi-heures en autant de jours à achever le livre de son choix, peut-être une nuit seulement. Il le ferme pour s'abandonner aux émotions éveillées en lui ; il le rouvre quand il en a envie. Le romancier à une page de distance emporte son lecteur à cent lieues ; il flâne s'il le juge

utile ; il se hâte au besoin ; un « blanc » dans le texte peut être plus chargé de sens qu'une page entière ; une brusque coupure en dit plus qu'un chapitre (le fameux « Il voyagea » de l'*Education sentimentale*). Il emploie les moyens qui lui plaisent pourvu qu'il produise l'effet voulu. Le temps ne fait rien à l'affaire. Cent pages pour la *Princesse de Clèves*. Dix volumes pour les *Misérables*.

Mais l'auteur dramatique ! Le temps lui est strictement mesuré et il est toujours le même ! On lui accorde deux heures et demie. Il lui faut en ces brefs moments prendre un spectateur distrait, lui présenter ses personnages, exposer son sujet, le développer et conclure. Il doit capter l'attention du public et ne pas la lâcher. S'il la perd un instant, il a mille peines à la retrouver. Du reste, il n'en a pas le loisir. Le temps est sur lui et le talonne. Chaque réplique marque une étape vers un dénouement pressenti et inévitable. Il doit être compris tout de suite ; on ne lui passe aucune fantaisie ; on ne lui fait aucun crédit. Où sont les longues flâneries du roman ?

Mais cela n'est rien encore. A qui s'adresse-t-il ? Est-ce à cet homme isolé, de loisir, d'esprit libre qui prend un roman à son heure ?

Non, il ne s'adresse pas à un homme, mais à une collectivité ; il écrit pour ce monstre

redoutable, la foule. Alors tout change. Ces cinq cents ou mille personnes, auxquelles vous pourriez faire lire individuellement des œuvres hardies, ont, lorsqu'elles sont réunies, des susceptibilités, des pudeurs, des préjugés nouveaux. Chaque spectateur aliène une partie de sa personnalité et prend pour quelques heures des façons de sentir et de penser plus communes qui sont propres à la foule. Dans le roman on peut aborder les thèmes les plus audacieux. Au théâtre, il est des sujets défendus. Voit-on l'œuvre de Marcel Proust sur la scène? N'étais-je pas tombé avec la *Fille perdue* sur un sujet interdit? Le fait que personne ne l'avait traité jusqu'à ce jour semblait me dire: « Ici, l'on ne passe pas. »

On ne peut écrire une seule réplique d'une pièce sans chercher à imaginer comment elle sera accueillie par le monstre aux mille têtes de l'autre côté de la rampe. Il faut trouver à chaque instant le point commun de sensibilité entre M. le duc de X..., de l'Académie française, et votre manucure. On peut braver ce monstre, il est vrai, mais ce n'est qu'une façon, plus subtile peut-être, d'atteindre le seul but que se propose l'auteur dramatique qui est de gagner le public et de le forcer à suivre la voie qu'il lui trace. Oui, peut-être ici la foule qui est femme par sa nervosité, ses faiblesses et ses enthousias-

mes, la foule désire-t-elle sentir peser sur elle une force. Peut-être cherche-t-elle un maître à qui se donner. Mais l'entreprise est périlleuse. Pour un mot qui la choque, la foule qui était prête à s'agenouiller se révolte et vous déchire.

Aussi le métier de l'auteur dramatique surpasse-t-il mille fois en difficultés celui du romancier. Un chef-d'œuvre sur la scène, voilà une réussite rare. Combien en compte-t-on dans la littérature française? Deux douzaines peut-être. Et le xix^e siècle qui peut présenter cent romans admirables nous laissera quelques pièces de théâtre à peine et un seul chef-d'œuvre la *Parisienne* d'Henri Becque, mort dans la pauvreté.

Avec ces idées dans la tête, comment ai-je pu me mettre à écrire la *Fille perdue*? Je savais à l'avance que cette pièce « ne ferait pas d'argent », mots redoutables auxquels frémissent les auteurs dramatiques. Alors quoi? « l'amour sans plus du vert laurier »? Comment espérer le cueillir en un terrain si escarpé et si rude? Je me mis pourtant à la besogne, parce qu'il faut envisager le développement de sa vie comme une série d'expériences instructives dont chacune, si insignifiante qu'elle puisse être en soi, a son utilité et vient prendre sa place dans l'ensemble d'une œuvre dont le sens et la portée nous échappent.

Me voici donc devant mon papier pour traiter ce sujet terrible. Je suis dans la lumière aveuglante de la scène et, à chaque réplique, je vois par-dessus la rampe dans l'ombre cinq cents visages tendus vers moi. Il y a là cinq cents spectateurs qu'il faut gagner du premier jusqu'au dernier et qu'il faut monter à un tel degré d'émotion qu'ils acceptent sans protester et même avec soulagement le dénouement que je veux leur imposer, dénouement que pas un seul, à l'avance, n'est prêt à admettre. Eh ! voilà une difficulté à vaincre !

Comment se tirer de là ? A force de vérité et d'humanité. Que les personnages à chaque fois disent justement ce qu'ils ont à dire ; qu'il n'y ait aucun flottement dans leur pensée et il n'y en aura pas dans le public ; qu'ils apparaissent simples, émus, sincères, qu'ils souffrent vraiment, et les spectateurs souffriront avec eux. Ce n'est qu'ainsi que je puis gagner la partie. Si je mets sur la scène des personnages de convention, comment le public supporterait-il de les voir prendre une décision si contraire aux règles rigides, non seulement du théâtre, mais de notre société ?

Un critique, M. Rivoire, cherchant les raisons pour lesquelles ma pièce n'a pas été arrêtée par l'indignation du public (toujours

l'idée préconçue chez les critiques que, comme ce sujet n'a pas été traité jusqu'à présent, il ne peut et ne doit pas être abordé), imagine que les spectateurs sont restés indifférents, parce que Robert et Perdita n'existent pas : le public a laissé passer sans une protestation la *Fille perdue* parce qu'il s'est trouvé en face d'êtres de raison. Quand on sait le très faible degré de vérité et de vie que l'on trouve dans le théâtre contemporain, on est confondu par l'assertion de M. Rivoire et je regrette de ne pas connaître les œuvres de cet auteur, pour juger de ce que peuvent renfermer de vie les héros d'*Il était une bergère* (1). Je pense au contraire que, si imparfaits qu'on les trouve, mes personnages représentent des êtres vrais et sincères et si le public s'est laissé toucher c'est parce que l'accent de leur voix a quelque chose d'humain.

Quoi qu'il en soit, c'est dans la vérité que j'ai cherché le salut. J'ai fait un grand effort pour me débarrasser du lourd bagage de sentiments reçus et d'idées admises que l'on rencontre à chaque pas sur son chemin lorsqu'on fait une œuvre dramatique. Je m'interrogeais à tout moment au sujet de mes héros. « Et maintenant que sentent-ils, que

1. Pièce en vers de M. Rivoire, jouée à la Comédie française

pensent-ils? » me disais-je, et non pas : « Que doivent-ils sentir et penser? » Entre ces deux questions, un abîme. D'un côté l'on voit les personnages peu nombreux qui sont animés d'une vie véritable et en qui nous reconnaissons nos frères ; de l'autre l'innombrable foule des êtres de convention, pâles, sans os, sans âme, qui se pressent le long des portants de la scène.

Me voici donc, après une sévère lutte avec moi-même, au bout de mon travail. Cette *Fille perdue*, lorsque je la relus, m'apparut dépouillée de tout ce qui n'était pas nécessaire au sujet. J'avais réduit le nombre des personnages au minimum. Je n'avais que deux vieilles dames et un couple. Avec cela il fallait tenir l'attention du public éveillée de neuf heures à minuit. A combien de reproches ne m'étais-je pas exposé? Mon premier acte se passait dans un milieu élégant à Saint-Moritz et je ne montrais pas de robes ! La couture de Paris n'aurait pas sa soirée. Le deuxième et le troisième acte avaient le même décor. On me fit tout de suite l'objection que l'on imaginerait une action continue de l'un à l'autre.

Une question intéressante s'était posée à moi que j'avais résolue de la façon la plus nette. La surprise est-elle nécessaire au théâtre? Il n'y avait pas de surprise dans ma pièce.

Toute une école d'auteurs en fait le resort suprême de l'art dramatique. Et je m'étais privé du plus sûr moyen de gagner ma difficile partie ! Mais je pense que ces auteurs sont mal renseignés sur l'histoire du théâtre et qu'ils sont si pressés de se faire jouer qu'ils n'ont jamais eu une minute pour réfléchir d'une façon désintéressée sur l'art qu'ils pratiquent.

L'histoire du théâtre montre que la surprise n'a jamais joué qu'un rôle très secondaire comme moyen dramatique. De tout temps, les grandes pièces étaient connues à l'avance dans leur sujet par l'ensemble du public qui les écoutait. Elles traitaient des thèmes historiques ou légendaires familiers à tous. Lorsqu'on joua les *Perses*, il n'y avait pas un Athénien qui ne sût que, lorsque Xerxès rentrait à Suse après la bataille de Marathon, ce n'était pas pour y rapporter la nouvelle d'une victoire. Personne n'ignorait la légende d'*Œdipe* et comment se terminerait cette tragédie. Est-ce que les *Perses* en présentaient moins d'intérêt ? Est-ce que le public d'Athènes ne frémissait pas à l'évocation de ces journées toutes récentes où s'était joué le sort de la Grèce ? Et pour *Œdipe*, la révélation inévitable de la vérité qui allait accabler ce malheureux était-elle moins émouvante pour les spectateurs

parce qu'ils la connaissaient à l'avance ?

Quel rôle joue ici la surprise chère à nos dramaturges ingénus ?

Dans la comédie antique, un prologue annonçait clairement au public le sujet qu'il allait voir et la façon dont l'intrigue se nouait et se dénouait. « Telle fille, disait-on, a été volée à tel père de Sicyone. Elle appartient maintenant à un entremetteur qui veut la vendre à un vieillard. Mais elle est aimée par un jeune homme, etc., etc. »

Le public connaît la pièce avant de l'avoir vue. Aucune surprise pour lui. Y prend-il moins de plaisir ? Faut-il croire qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre, Plaute, Térence étaient des hommes de théâtre moins avertis que X..., Y..., et Z..., qui gagnent, chacun, cinq cent mille francs par an sur les scènes de Paris.

Ces messieurs allégueront le progrès des lumières. Nous sommes au xx^e siècle ; la période de l'obscurantisme est terminée, etc...

J'ai une autre hypothèse que je risque. Ces gens d'autrefois, et les Racine aussi, et les Corneille, peut-être est-ce parce qu'ils étaient de grands hommes de théâtre qu'ils n'avaient pas besoin de surprise. Peut-être avaient-ils d'autres moyens d'intéresser et d'émouvoir les spectateurs, moyens qui ne sont pas à la portée d'X..., Y..., et Z.... Peut-

être la surprise, après tout, n'est-elle qu'un pis aller?... Alors comment croire au progrès? Le monde s'écroule.

Ah ! cette question de la surprise comme elle est intéressante ! Je rencontre après le deuxième acte de la *Fille perdue* M. Henry Bernstein. M. Henry Bernstein est un homme intelligent et qui connaît dans la perfection un métier qu'il pratique depuis vingt ans avec un succès continu et retentissant.

Il hoche la tête et me dit :

— Si cette révélation des liens de parenté venait seulement alors comme une surprise, peut-être l'effet serait-il plus grand?

— Mais, Bernstein, répondis-je, il n'y a pas de surprise au théâtre. Le public ne s'intéresse qu'à ce qu'il devine et présente. Lorsqu'on a donné la répétition générale du *Voleur*, pensez-vous qu'il y ait eu beaucoup de spectateurs ignorant à la fin du premier acte qui était le voleur? Et si votre second acte a porté, c'est que tout le monde avait deviné que la femme avait volé, tout le monde voulait savoir comment le mari l'apprendrait, comment la femme se défendrait. Et même si personne ne l'avait deviné ce soir-là — ce que vous ne soutiendrez pas — le lendemain tout le monde le savait par les journaux. Il n'y a pas de surprise, Bernstein, et cela est si vrai que vous,

directeur de théâtre, vous obligez les malheureux auteurs à écrire pour le programme un argument de la pièce où, acte par acte, ils racontent les événements qui vont se dérouler et que les spectateurs veulent connaître avant que le rideau se lève.

— Ce sont des impondérables, répondit Henry Bernstein, en hochant la tête.

Je fus stupéfait, — et je le suis encore — de cette conversation. Des choses qui me paraissaient évidentes à moi débutant n'avaient été ni examinées ni résolues par les maîtres tout puissants du théâtre d'aujourd'hui. Ils croyaient à la surprise.

Et pourtant notre théâtre a débuté par les Mystères. La surprise eût été qu'on ne crucifiât pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Faudrait-il renoncer à jouer *Jules César* parce que chacun sait qu'il meurt assassiné? *Cléopâtre*, parce qu'un aspic bien connu joue un rôle dans cette histoire? Enlèverons-nous Jeanne d'Arc du bûcher pour surprendre le public?

En vérité, il semble que la chose ne puisse se discuter.

En tous cas, comme on le verra, j'ai renoncé à tout effet de surprise dans la *Fille perdue*. Il suffit de lire le titre de la pièce et la liste des personnages pour comprendre que la seule jeune fille de la pièce est la fille perdue. Dans la première scène d'exposition entre

les deux vieilles dames les augures dans la salle se regardaient stupéfaits : « Le malheureux, il livre tous ses secrets à l'avance, et d'un seul coup ! ».

Mais je le demande à toute personne sans parti pris qui a vu représenter la pièce au théâtre des Arts, l'intérêt était-il moins grand lorsque, le rideau levé au second acte, la scène commençait entre Robert et Perdita. Bien au contraire, l'attention était surexcitée précisément parce que le public savait que la terrible vérité allait soudain éclater entre ces deux êtres qui s'adorent. Si le public avait pu douter des liens de parenté qui les unissaient, il aurait suivi la scène d'une façon plus détachée. Je suis persuadé que le public a horreur de la surprise, qu'en fait il ne pourrait la supporter. Il veut deviner où il va. A l'auteur de ne pas le tromper et de le faire deviner juste. Le public s'amuse prodigieusement à ce jeu d'augure. Dans *Mademoiselle Bourrat*, à l'instant où l'un peu ridicule M. Allemand que mille obstacles séparent de mon héroïne paraît en scène, le public plus ou moins consciemment raisonne ainsi : « Voilà le seul jeune homme de la pièce : il épousera M^{lle} Bourrat. Comment ? je n'en sais rien. C'est à l'auteur de m'amener à ce dénouement certain en m'amusant ou en m'émouvant. »

Tout de même, je me rendais compte des défauts de ma pièce, — un premier acte sans mouvement, un dernier acte où mes héros ne peuvent s'exprimer directement, non pas parce qu'il y a des spectateurs, mais à cause du combat intérieur qui se livre en eux lorsqu'ils découvrent successivement et avec tant de difficulté qu'ils se sont trompés sur leurs sentiments réciproques et qu'ils sont restés ce qu'ils étaient, ce qu'ils seront toujours l'un pour l'autre : des amants. Certains ont loué ce qu'ils appelaient mon habileté à faire accepter la solution du problème posé. Je ne sais si j'ai été adroit ; j'ai tâché d'être vrai. C'était dans l'espèce la suprême habileté. Il y a dans mes personnages un tel sérieux et une telle bonne foi que le public le plus prévenu ne pouvait à aucun moment prendre parti contre eux.

D'autre part, ce qui me plaisait dans ma pièce était une certaine simplicité, une ligne, me semblait-il, assez pure, un beau sujet qui se nourrit de lui-même, qui se suffit, qui ne doit rien au hasard, une sobriété de ton, une mesure dont je ne crois pas m'être écarté. Aussi de toutes les sottises qu'on écrivit sur la *Fille perdue*, la seule qui excita en moi une vive irritation fut d'être accusé de romantisme !

Et cela sous la plume d'un critique intel-

ligent ! Je crois que c'est le seul auquel je me donnai la peine de répondre. Du reste les critiques sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ils voient cinq ou six pièces nouvelles par semaine ; ils sont obligés de rendre compte du plus bas vaudeville, de la plus plate comédie. A vivre dans une atmosphère empoisonnée, dans un monde où tout est artifice et convention ils finissent, hélas ! par prendre pour ces viles productions un goût malsain. C'est miracle que quelques-uns d'entre eux gardent un jugement clair. Ils sont généralement d'une extrême indulgence pour tout ce qui est médiocre ; ils sont sujets à des enthousiasmes contagieux et bruyants. S'ils se relisaient à dix ans de distance, ils apprendraient à se méfier d'eux-mêmes. Mais ils n'en ont pas le temps.

Quoi qu'il en soit, la *Fille perdue* fut représentée au Théâtre des Arts, le 7 novembre 1923, M. Rodolphe Darzens ayant été le seul directeur de Paris qui n'eût pas frémi d'horreur en entendant le sujet de ma pièce. La presse éleva un grand cri de protestation. La critique presque entière — je garde le souvenir de quelques beaux articles libres et indépendants — se jeta à la défense de la morale que j'outrageais, paraît-il. C'est là le devoir et la fonction de la critique ; je l'avais oublié. Il était bien nécessaire de me

le rappeler, car comment m'en serais-je souvenu à voir la façon dont elle traite les pièces les plus licencieuses? Elle se rattrapa sur moi qui le méritais bien. Je ne montrais pas, en effet, de femme nue ou en chemise sur la scène ; je ne mettais pas deux ou trois personnages dans le même lit. Mais elle ne put supporter de me voir traiter avec une parfaite convenance de langage un sujet hardi, il est vrai, mais qui reste un cas exceptionnel, sur lequel je n'ai pas à prendre parti, que je regarde du dehors sans blâmer ni approuver la solution que prennent mes héros.

M. de Pawlowski compara les mœurs de mes personnages à ceux d'une nichée de chats. Mais M. de Pawlowski qui a de l'esprit n'est pas un pur esprit, il a besoin de manger et de dormir comme ses chats et j'espère pour lui qu'il est encore assez jeune pour accomplir d'autres actes, *more ferarum*, comme dit Lucrèce.

D'autres n'osèrent pas rendre compte de ma pièce et parmi ceux-là, quelle ne fut pas ma stupeur de voir un des écrivains les plus audacieux parmi les immoralistes de ce temps, M^{me} Colette. Quand le diable se fait vieux, on assure qu'il devient ermite. Mais M^{me} Colette est jeune encore pour prendre sa retraite. Quelle confusion s'est faite dans l'esprit de cette femme de tant de talent?

A-t-elle cru qu'à raconter seulement le sujet de la *Fille perdue*, elle paraîtrait approuver la conduite de mes héros? Mais, lorsque nous lisons les *Vrilles de la vigne* et déclarons ce livre admirable, nous n'entendons pas louer les mœurs sapphiques que l'auteur de ce récit nous dépeint voluptueusement. Et de même, je puis prendre le plus vif plaisir à la description des sentiments et des passions qui agitent les hommes-femmes de l'inoubliable Marcel Proust sans me solidariser avec ces singuliers héros-héroïnes.

Venons-en à des choses plus sérieuses. M. A. Antoine, lorsqu'il voit qu'à la fin de ma pièce Robert et Perdita décident non de se tuer, mais de vivre ensemble, demande avec l'autorité qui lui appartient: « L'auteur a-t-il voulu plaider pour la nature et la passion contre les conventions sociales et la morale courante, approuver ses deux héros de céder à des forces immuables? C'est bien possible, mais encore une fois où cela nous mène-t-il? Le cas reste surtout littéraire, il ne dégage aucune humanité. »

Je n'ai pas voulu plaider et je n'ai pas plaidé. Il n'y a — faut-il vraiment le dire? — aucune thèse dans ma pièce. J'imagine que mes personnages, dans la situation où le hasard les a placés, innocents l'un et l'autre, ne se tueront pas, qu'ils ne défieront pas

non plus la société, mais que, sains de corps et d'esprit, ils resteront des amants et que la « voix du sang » ne sera pour eux qu'une métaphore. D'autres plus faibles, ou plus pénétrés de littérature, dans un même conflit n'en pourront supporter la tension, ils entreront au service de Dieu ou mettront fin à leurs jours. Toutes ces solutions sont possibles et acceptables. Nous regardons des êtres torturés par la passion et l'on n'attend pas de nous que nous soutenions dans un drame d'amour une thèse de morale kantienne. Du reste le cas de mes héros est si exceptionnel qu'on ne peut pas m'accuser de corrompre les mœurs dont la vie est indépendante des œuvres que nous écrivons. Les mœurs nous dépassent ; elles nous devancent et il faut, à chaque fois, un immense effort pour faire sortir la littérature des clichés où elle s'attarde.

Mais, dit Antoine, où cela mène-t-il ? Quelle humanité voulez-vous qu'il y ait dans une situation si anormale ? — En vérité, cela ne mène nulle part. Mais où mène *Phèdre* ? Où mène *Hamlet* ? et le *Roi Lear* ? Pensez-vous, Antoine, que le cas du *Cid* ne soit pas exceptionnel au même degré ? Une fille qui va épouser le meurtrier de son père. En voyez-vous beaucoup d'exemples autour de vous ? La chose reste rare et monstrueuse

Cependant Corneille rend Chimène sympathique et la salle tout entière la pousse dans les bras de son amant. Reprochez-vous à Corneille de recommander aux filles de prendre comme mari celui qui a tué leur père? Et pourtant cette tragique histoire, si singulière qu'elle soit, est pleine d'humanité et de beauté. Pourquoi? Parce qu'on y voit de grands mouvements de passion et parce que, du conflit qui oppose Chimène à Rodrigue, l'amour sort vainqueur, conclusion qui reste conforme à la morale la plus secrète, la plus profonde qui soit au cœur des hommes.

M. Robert de Flers à qui rien de ce qui est du théâtre n'est étranger n'admet pas non plus la conclusion de ma pièce et dit : « Le suicide du père est dans la logique du sujet... j'entends bien que l'auteur a été à la solution non la plus vraie, mais la plus dangereuse, à celle qu'il était impossible de nous imposer. »

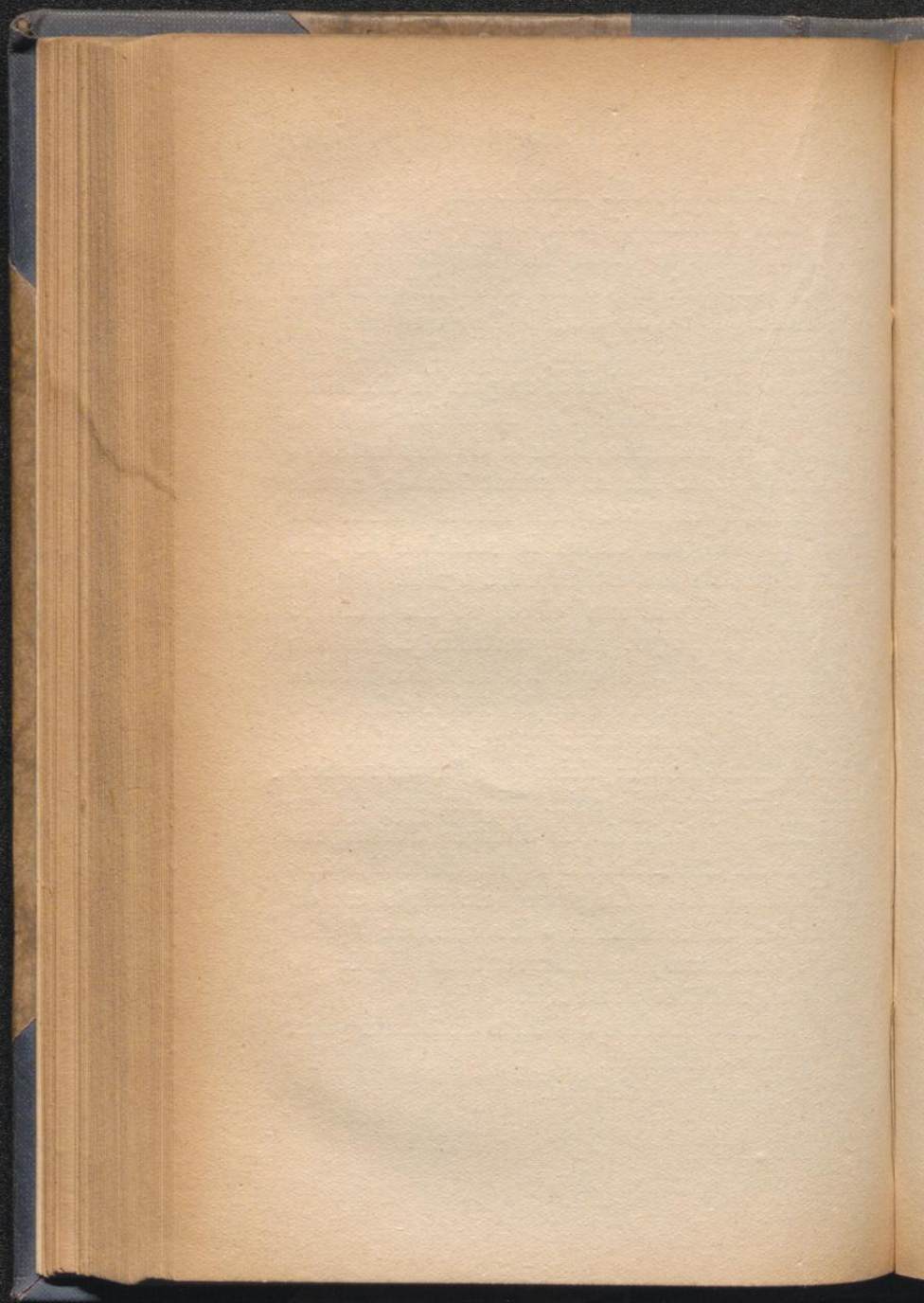
Mais qui serait assez fou pour choisir une solution dangereuse? La bravade est, en soi, de bien mauvais goût et nul plus que moi n'en est éloigné. La logique des caractères que j'avais conçus commandait le cours de ma pièce. J'ai pris la solution que l'on connaît parce qu'elle m'a paru la plus vraie, et pour aucune autre raison. Elle est fort éloignée de celle que m'offraient les conven-

tions théâtrales; elle rendait ma tâche mille fois plus difficile et périlleuse; elle écartait de moi presque tous les directeurs; elle devait exciter la colère des critiques qui n'aiment pas qu'on trouble leur univers. Les spectateurs eux-mêmes dont l'esprit est moins enchaîné — j'en ai eu plus de dix mille preuves — comment l'accepteraient-ils? La sagesse, la prudence, le soin de mes intérêts matériels, tout me recommandait de mener mes héros à une mort qui m'eût été fructueuse. Non, je n'ai pas choisi la solution la plus dangereuse; elle s'est imposée à moi.

Du reste voici ma pièce, et les lecteurs pourront en juger. Les questions de métier n'intéressent guère que les auteurs. Racine disait dans la préface de *Bérénice*. « Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvait être selon les règles du théâtre... » Il disait aussi : « La principale règle est de plaire et de toucher... » Et encore : Qu'ils [les spectateurs] se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris. »

J'ai vu au théâtre des Arts de beaux yeux se remplir de larmes.

Que demander de plus?



LA FILLE PERDUE

PIÈCE EN TROIS ACTES

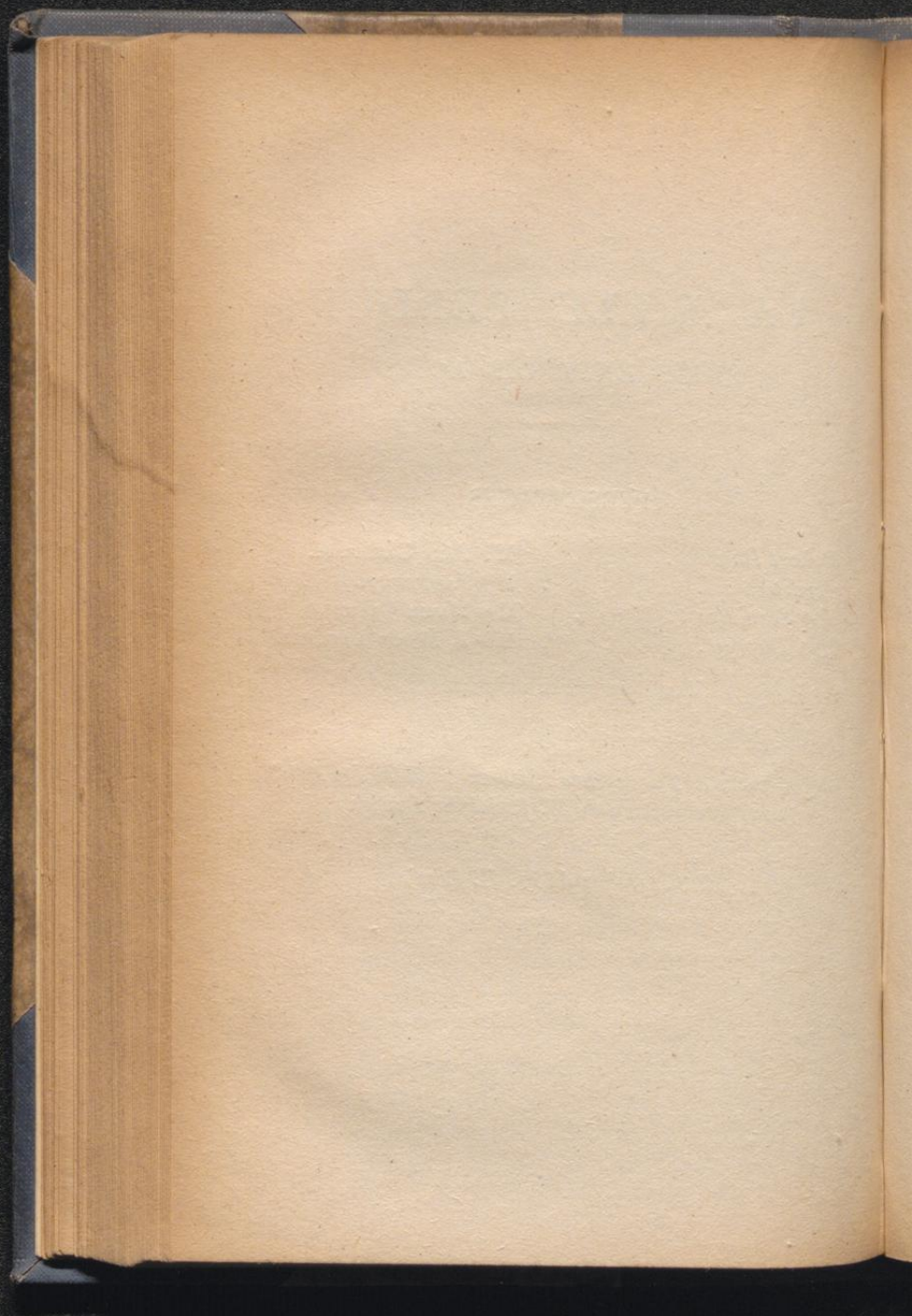
PERSONNAGES

<i>Robert Duprey</i>	M. PAUL CAPELLANI.
<i>Perdita</i>	M ^{lle} FALCONETTI.
<i>M^{me} Servières</i>	M ^{me} MARIE LAURE.
<i>M^{me} Duprey</i>	M ^{me} J. MARIE LAURENT.

VALET ET FEMME DE CHAMBRE

*Représentée le 7 novembre 1923 au Théâtre des Arts,
sous la direction de M. Rodolphe Darzens*

Mise en scène de M. E. Cassin.



ACTE PREMIER

La scène représente une terrasse devant les appartements privés d'un des grands hôtels de Saint-Moritz. Une barrière de bois mobile de trois pieds de hauteur sépare, à gauche, la partie de la terrasse qui se trouve devant l'appartement de M^{me} Duprey du reste de la terrasse. A gauche, au premier plan, l'entrée de l'appartement ; en face et à droite, la balustrade qui ferme la terrasse. Dans le fond, on aperçoit un panorama de montagnes, bois et pâturages, et au-dessus les neiges éternelles. Il fait beau temps, grand soleil qui, à la fin de l'acte, se couchera derrière les montagnes.

(M^{me} Duprey est assise dans un fauteuil devant une petite table. C'est une vieille et belle dame à cheveux blancs qui a su vieillir avec simplicité. Elle porte de grosses lunettes d'écaille. Elle tricote. Il est trois heures. Un instant après le lever du rideau, une autre dame, M^{me} Servières, entre par la porte de l'appartement. Elle a passé la cinquantaine ; elle est vêtue de noir, avec élégance.)

M^{me} DUPREY, *levant les yeux.* — Ah ! c'est toi, Marie... As-tu un peu dormi ? T'es-tu reposée ?

M^{me} SERVIÈRES, *venant s'asseoir près de sa*

sœur. — Je n'ai pas dormi. Il faut s'habituer à l'altitude. Mais l'air est si pur et si vif ici que de l'avoir respiré quelques heures seulement, je ne me ressens plus des fatigues du voyage.

M^{me} DUPREY. — Tu es restée très jeune, Marie.

M^{me} SERVIÈRES. — Jusqu'à présent, je n'ai pas à me plaindre.

M^{me} DUPREY. — Comment as-tu trouvé Robert?

M^{me} SERVIÈRES. — Splendide. Il ne porte pas son âge. Qui dirait à le voir qu'il a quarante et un ans? En voilà un que la montagne a sauvé.

M^{me} DUPREY. — Comme il y a pris goût ! C'est curieux, quand on pense qu'il y a été amené dans de si tristes circonstances, comme prisonnier malade évacué d'Allemagne. Maintenant il m'y ramène tous les ans trois semaines en été. Moi, je t'avoue que je préférerais rester chez moi. Mais quoi, il s'amuse ici et, comme il a la gentillesse de me demander de l'accompagner, je le suis. Pourtant j'en aime pas cette vie d'hôtel. On ne sait qui on y rencontre. Je suis trop vieille pour me faire à toutes ces figures nouvelles.

M^{me} SERVIÈRES. — Tu as toujours été un peu effrayée par ce que tu ne connais pas.

M^{me} DUPREY. — Que veux-tu, Marie, je suis faite ainsi. Toi, tu as voyagé. Tu as suivi ton mari dans ses postes à l'étranger. Je n'ai guère quitté mon foyer ; je ne connais de la vie que celle qu'ont menée mes parents, celle que j'ai menée moi-même dans des horizons familiers. Alors je suis un peu dépaysée ici.

M^{me} SERVIÈRES. — Est-ce pour cela que tu m'as écrit de venir auprès de toi?

M^{me} DUPREY. — Oh ! non, je ne t'aurais pas dérangée pour si peu. J'avais bien envie de te voir, mais il y a autre chose, Marie.

M^{me} SERVIÈRES. — Je le pensais bien. Eh bien, maintenant que nous sommes seules, raconte-moi tes grands soucis.

M^{me} DUPREY. — Ne commence pas par te moquer de moi. Tu verras, c'est sérieux... Nous allons causer un peu. Nous avons le temps, Robert est sorti pour l'après-midi.

M^{me} SERVIÈRES. — Tiens, c'est vrai. Où est-il, mon neveu?

M^{me} DUPREY. — Il a été avec des amis, hum ! des amis ? enfin, je t'expliquerai, jusqu'à un village voisin, Sils Maria, voir la maison où a vécu Nietzsche. (*Levant les yeux sur sa sœur.*) Tu l'as lu, toi, ce Nietzsche?

M^{me} SERVIÈRES. — J'en ai lu un livre ou deux. C'est difficile.

M^{me} DUPREY. — Je n'en ai pas lu une ligne, et à mon âge je ne m'y mettrai pas. C'est une toquade de Robert. Il n'en sortira rien de bon, de cet Allemand, selon moi... Enfin, passons, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je vais te dire ce qui en est, Marie. Eh bien ! j'ai peur que Robert ne soit amoureux.

M^{me} SERVIÈRES, *riant*. — Mais, sapristi, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive à mon neveu. Tu devrais en avoir pris l'habitude.

M^{me} DUPREY. — Attends un peu, Marie. Parbleu, je sais bien comment a vécu mon fils.

Cela ne m'a pas toujours fait plaisir. Et tu te souviens que nous avons eu beaucoup de soucis autrefois, toi comme moi, quand il a eu tout jeune cette liaison... C'a été une triste histoire, mais enfin tout cela, c'est bien vieux, quinze ou vingt ans déjà... Seulement, cette fois-ci, c'est plus sérieux.

M^{me} SERVIÈRES. — Raconte-moi ça. J'ai toujours eu un faible pour les aventures de Robert.

M^{me} DUPREY. — Il s'agit d'une jeune fille.

M^{me} SERVIÈRES. — Enfin !

M^{me} DUPREY. — Tu es incorrigible, Marie. Tu sais bien que je n'ai pas de plus grand désir que de voir mon fils se marier. Je ne pense qu'à cela et depuis longtemps. Et maintenant, il commence à être tard déjà. Mais je voudrais qu'il fit un bon mariage, qu'il trouvât une jeune fille de chez nous, élevée comme nous l'avons été, toi et moi.

M^{me} SERVIÈRES. — Cela devient rare, je t'avertis.

M^{me} DUPREY. — Mais c'est une chose sérieuse, Marie. Il s'agit de toute la vie.

M^{me} SERVIÈRES. — Et Robert a rencontré ici une étrangère charmante et ils se sont plu. Je lui fais mes compliments à cette fille-là, elle a du goût. Comment est-elle ?

M^{me} DUPREY. — Il y a étrangère et étrangère. Celle-là me paraît inquiétante. Elle est orpheline.

M^{me} SERVIÈRES. — Quelle chance ! les familles sont généralement impossibles.

M^{me} DUPREY. — On ne sait d'où elle vient, d'Amérique, je crois, en dernier lieu, bien qu'elle soit née en France. Enfin, c'est ce qu'on appelle une cosmopolite. Tu sais, dans des endroits comme ici, on ne demande aux gens, ni qui ils sont, ni d'où ils viennent, ni même leur nom. Il suffit qu'ils soient agréables. Il n'en faut pas plus pour qu'on les adopte, et, pour mettre les choses sur un pied de simplicité, on leur donne un surnom. Pour cette jeune fille, c'est Perdita. Me vois-tu la belle-mère d'une fille que vingt personnes appellent Perdita?

M^{me} SERVIÈRES. — C'est shakespearien. Et avec qui est-elle ici?

M^{me} DUPREY. — Avec un jeune ménage anglais, très bien, du reste. Mais elle sort seule, naturellement. Dans ces stations d'été, on a une liberté inimaginable. On se promène, à pied ou en voiture, avec un ami, on va danser le soir sans chaperon. On rentre par couples, bras dessus bras dessous.

M^{me} SERVIÈRES. — Je sais, je sais. J'ai habité des pays où cela se pratique couramment.

M^{me} DUPREY. — Et tu trouves cela bien?

M^{me} SERVIÈRES, haussant un peu les épaules. — Cela ne me terrifie pas.

M^{me} DUPREY. — Enfin, cette Perdita a une audace de langage extraordinaire. Elle parle de toutes choses comme beaucoup de jeunes femmes n'en parleraient pas.

M^{me} SERVIÈRES. — Cela ne veut peut-être rien dire, ma chère Marguerite. Ce ne sont pas toujours les jeunes filles qui parlent librement

dont la conduite laisse le plus à désirer. Peut-être, au contraire, les saintes nitouches sont-elles plus dangereuses.

M^{me} DUPREY. — Marie, tu essaies de me tranquilliser. Mais attends un peu ; tu la verras et tu comprendras bien qu'elle n'a rien de ce qu'il faut pour assurer un bonheur durable à Robert. Qu'il s'amuse avec elle, c'est bien, mais autre chose !... Et puis il y a la question de l'âge. Elle n'a pas vingt ans, cette fille.

M^{me} SERVIÈRES. — Tu m'accuseras de parti pris, mais cela non plus n'a rien pour me déplaire. Pourquoi Robert n'épouserait-il pas une jeune fille ? Du reste, as-tu lieu de croire qu'il songe au mariage ?

M^{me} DUPREY. — Je n'en sais rien ; il ne quitte pas cette Perdita. Mais j'aimerais mieux qu'elle ne se fût pas trouvée sur le chemin de mon fils. Je ne suis pas pour les mariages internationaux. On a déjà assez de peine à s'entendre avec une femme de son pays, de sa race et de sa classe, sans aller chercher à compliquer les choses. Mais, enfin, peut-être ai-je tort ? Il y a des moments, où, malgré mes préventions, elle trouve moyen de me plaire tout de même. Seulement j'ai peur de me tromper et la chose est si sérieuse que je t'ai fait venir pour avoir ton opinion. Tu vas la voir. Cause avec elle ; étudie-la et tu me diras franchement ce que tu en penses.

M^{me} SERVIÈRES. — La rencontrerai-je aujourd'hui ?

M^{me} DUPREY. — Mais naturellement. Tiens,

je parie qu'elle est avec Robert — seule, cela va sans dire — à Sils Maria. Elle doit avoir lu Nietzsche elle aussi. Que n'a-t-elle pas lu? Peut-être reviendront-ils avant que nous allions prendre le thé chez les Leroy au Carlton. Sinon, tu la verras ce soir danser avec Robert, ici même.

M^{me} SERVIÈRES. — En somme, je découvre que mon neveu mène une vie fort agréable à Saint-Moritz.

M^{me} DUPREY. — Il ne veut voir que des jeunes gens et des jeunes filles. Il fuit comme la peste les conversations sérieuses avec les gens de son âge. Quel changement en lui, Marie, depuis la guerre! Avant, il s'intéressait à sa carrière, il travaillait, il était fort bien noté. Depuis, il semble détaché de tout ce qui a été sa vie antérieure. Tiens, j'avais oublié de te le dire, il a reçu avant-hier une lettre du ministère. On lui offre un poste excellent, premier secrétaire de l'ambassade à Londres, s'il veut reprendre du service. Nous avons eu une longue conversation à ce sujet. Mais je n'ai pu changer sa décision. Il refuse tout net et tu sais comment il est, on a peu de prise sur lui. Il m'a répondu en plaisantant qu'il n'avait plus la vanité de se croire indispensable, qu'un autre remplirait aussi bien que lui ce poste et en tirerait une grande satisfaction et qu'il était résolu à vivre librement, puisqu'il en a les moyens, la seconde partie de sa vie.

M^{me} SERVIÈRES. — C'est un programme qui se défend.

M^{me} DUPREY. — Il semble qu'aujourd'hui

à ses yeux rien ne vaille, sauf le moment présent. Il a une espèce de scepticisme qui me gêne ; il veut être indifférent à tout ce qui a du prix pour nous.

M^{me} SERVIÈRES. — Mais, Marguerite, pourquoi te faire des soucis de rien ! Ne connais-tu pas Robert, comme je le connais moi-même ? Ne sais-tu pas que, malgré les airs qu'il se donne, malgré son détachement joué, son cœur est resté tendre comme autrefois ? Mais il ne veut pas se montrer tel qu'il est. Cela ne me déplaît pas... Tiens, veux-tu faire une expérience ? Essaie de lui parler de sa fille perdue, et tu verras si ton Robert affecte l'indifférence.

M^{me} DUPREY. — Ah, non, non, c'est un sujet défendu.

M^{me} SERVIÈRES. — Tu vois bien que ton fils n'a pas changé et qu'il n'est pas détaché de tout puisqu'il est sensible comme au premier jour à un drame — c'en était un ! — qui s'est passé il y a si longtemps. Car il y a bien quinze ans que cette petite a disparu, et elle était presque un bébé encore. Avait-elle quatre ans seulement ?

M^{me} DUPREY, interrompant. — Oui, elle venait d'avoir quatre ans.

M^{me} SERVIÈRES, continuant. — Eh bien ! depuis qu'il l'a perdue, elle vit toujours en lui.

M^{me} DUPREY. — Comment la mère a-t-elle eu le courage de l'enlever à son père ? C'était une vilaine femme, une aventurière. Et cette petite, qu'est-elle devenue ? Elle aurait dix-neuf ans. J'y pense aussi bien souvent, et je la regrette.

M^{me} SERVIÈRES. — Elle était charmante, vraiment. Te rappelles-tu quand nous allions la voir, en nous cachant, aux Champs-Élysées où elle jouait avec sa bonne? Elle avait de grands yeux pervenche, si sérieux, si profonds déjà et de beaux cheveux blonds bouclés. Quelle fraîcheur ! Quand même tu ne voulais pas en convenir, tu l'aimais de tout ton cœur.

M^{me} DUPREY. — Oui, Marie, c'est vrai. Que veux-tu? l'enfant de Robert !

M^{me} SERVIÈRES. — C'est là, aux Champs-Élysées, qu'il a fait la seule photographie qu'il ait d'elle, près de la voiture aux chèvres. C'est tout ce qui reste du Robert d'autrefois, la photographie d'une petite fille qu'il a aimée et perdue.

(On entend un bruit de voix sur la terrasse, à gauche.)

Entrent par la terrasse Robert et Perdita. Il est grand, robuste, rasé, il porte un complet de couleur claire avec culotte, bas et grosses bottines. Elle est de taille moyenne, mince, souple, la démarche assurée. Ses cheveux sont châtain avec des reflets dorés. Elle porte une jupe courte et un gilet de couleur vive.

M^{me} SERVIÈRES, les regardant, tandis qu'ils arrivent du fond de la terrasse, à gauche. — Ah ! le beau couple ! Comme ils ont l'air heureux !

ROBERT. — Vous êtes encore là ! Tant mieux. Tante Marie, je te présente ce qu'il y a de mieux à Saint-Moritz, mon amie Perdita.

M^{me} SERVIÈRES, se levant et allant à

Perdita. — Mademoiselle, je suis ici depuis bien peu de temps, mais je vous connais déjà.

PERDITA, elle a une voix harmonieusement modulée avec, par moment, un accent grave et prenant. — Je vous connais aussi, madame ; Robert (*En entendant appeler son fils, Robert, Mme Duprey a un sursaut.*) m'a souvent parlé de vous. (*A Mme Duprey.*) Bonjour, madame, est-ce que votre tricot avance ?

Mme DUPREY, la saluant, mais sans se lever. — Mais oui, mademoiselle, comme vous voyez, j'y travaille sans cesse.

PERDITA, à Robert. — Vous dites que je peux faire tout ce que je veux. Eh bien, je serais incapable de tricoter. (*A Mme Duprey.*) Peut-être qu'un jour où il pleuvra et où il fera triste, vous voudrez bien m'apprendre ?

Mme DUPREY. — Ce n'est pas de votre âge, mademoiselle. Quand vous serez une vieille dame comme moi, il sera temps d'y penser.

Mme SERVIÈRES. — Est-ce que vous avez fait une belle promenade ?

PERDITA. — Magnifique. Nous avons été à Sils Maria voir la maison de Nietzsche. C'est une espèce de pèlerinage. Il a vécu là, très pauvre, les derniers étés de sa vie. C'est nu, c'est misérable, et c'est très émouvant.

Mme SERVIÈRES. — Comme vous parlez bien français, mademoiselle ! Vous n'avez pas l'ombre d'accent.

PERDITA. — Mais je suis née en France ; ma mère et mon père étaient Français. Ils sont morts tous deux.

M^{me} SERVIÈRES. — Eh bien, je suis enchantée, mademoiselle, que vous soyez notre compatriote.

M^{me} DUPREY. — Et vous voyagez toujours ainsi, un jour à Saint-Moritz, le lendemain ailleurs?

PERDITA. — Mais oui. Comment peut-on se fixer quelque part quand le monde est si grand? J'en ai déjà fait le tour et je ne le connais pas. Aussi pour l'instant, je me laisse vivre un peu au hasard. C'est assez agréable. Je ne sais pas ce que sera demain, et je n'ai pas de projets.

M^{me} SERVIÈRES. — Aux voyages près, c'est exactement l'état d'esprit de la jeune fille française avant qu'elle se marie : elle ne sait rien, elle n'a pas de projets. Elle attend que son mari sache et projette pour elle.

PERDITA, *riant*. — Seulement, moi, je ne pense pas à me marier.

M^{me} SERVIÈRES. — On ne pense pas à se marier, et puis un beau jour on se réveille mariée, tout de même.

PERDITA. — Je prie les dieux de détourner de moi cette calamité... Le mariage ! Quand on y est forcé, je comprends. Mais je suis libre ; je suis jeune ; j'ai de quoi vivre à ma guise. Pourquoi irais-je me mettre en prison?

M^{me} DUPREY. — Voyons, mademoiselle, comment êtes-vous arrivée à penser ainsi?

PERDITA, *de bonne humeur*. — Je vous scandalise et pourtant je n'en ai nulle intention. Mais sur ce point qui est si sérieux, je n'ai eu qu'à regarder autour de moi pour me faire une

opinion. Où ai-je vu des mariages heureux? Nulle part. Ma mère? mariée trois fois, ce qui prouve qu'aucun de ces mariages n'était un succès. Mon dernier beau-père était de beaucoup le meilleur de tous. Quand il est devenu veuf, il m'a gardée près de lui. Imaginez-vous qu'il avait la manie du mariage. Lorsque j'ai eu atteint dix-huit ans, il s'est mis en tête de m'épouser à mon tour. Je lui ai ri au nez. Six mois, après, il est mort, pas de mon refus, mais de la goutte et il m'a laissé sa fortune. Au fond, c'était un homme très gentil; mais dans le mariage, disputes constantes.

M^{me} SERVIÈRES. — On ne peut tout de même pas vivre seule?

PERDITA. — J'espère bien que non. Mais je pense que la seule idée d'un lien légal entre deux êtres, du reste bons, finit par en faire des gens enragés.

M^{me} SERVIÈRES. — Allons, mademoiselle, vous êtes très jeune. Vous avez le temps de changer d'idées.

PERDITA, *souriant*. — Vous croyez que je finirai mal?

M^{me} SERVIÈRES. — Je vous le souhaite.

PERDITA, *allant à Robert qui s'est assis au second plan dans un grand fauteuil d'osier*. — Eh bien, vous ne venez pas à mon secours?

ROBERT. — Vous êtes de taille à vous défendre.

(*Ils continuent à causer au second plan.*)

M^{me} DUPREY, *s'approchant de sa sœur*, —

Eh bien, Marie, tu as entendu? Elle l'appelle Robert. Quelle familiarité!

M^{me} SERVIÈRES. — Tant mieux. Je la trouve charmante. Elle m'a plu tout de suite. Il y a en elle quelque chose de sain, de franc, qui attire. Et puis, comme elle est jolie!

M^{me} DUPREY. — Allons bon, voilà qu'elle a fait ta conquête! (*Regardant sa montre.*) Presque cinq heures, il nous faut partir. (*De sa place à Robert et à Perdita.*) Restez-vous ici?

ROBERT. — Mais oui, nous allons goûter aussi. Vous voulez bien, Perdita?

PERDITA. — Avec plaisir. J'ai faim.

M^{me} DUPREY. — Alors, nous vous retrouverons peut-être. A tout à l'heure.

(*Elle sort à gauche par l'entrée de l'appartement.*)

M^{me} SERVIÈRES, allant à Perdita. — Au revoir, mademoiselle. Vous me plaisez beaucoup. J'espère que nous nous reverrons souvent.

PERDITA. — Oh! nous ne nous quittons guère, Robert et moi.

M^{me} SERVIÈRES. — Tant mieux. A bientôt, mademoiselle.

(*Elle suit sa sœur.*)

PERDITA. — Elle est aimable, votre tante.

ROBERT. — Je l'aime beaucoup.

(*Il se lève et va sonner pour le thé.*)

PERDITA. — Votre mère est très bien aussi, mais je sens que je lui fais un peu peur.

ROBERT, gaiement. — C'est tout naturel. Vous venez on ne sait d'où. Et vous avez un si joli surnom, Perdita, que personne ne pense à demander votre nom. Vous êtes ce qu'on appelle très intelligente; vous avez, si jeune, tout lu. Et vous avez vos idées, oh, vos idées bien à vous, sur les choses! si nettes, si courageuses, c'est charmant. Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas là de quoi inquiéter une brave bourgeoise comme ma mère?

PERDITA. — Et peut-être aussi le fils de votre mère.

ROBERT. — C'est un peu plus difficile. Le fils de ma mère, comme vous dites, n'aime pas beaucoup s'arrêter aux apparences. Il aime aller un peu plus loin.

PERDITA. — Et que découvre-t-il plus loin?

ROBERT. — Il vous le dira un jour ou l'autre, et peut-être plus tôt que vous ne le voudrez. Et puis, il y a une raison encore pour que ma mère s'alarme à votre sujet.

PERDITA. — Laquelle?

ROBERT. — Ne voit-elle pas que vous essayer de lui enlever son fils?

PERDITA. — La belle invention que vous avez là!

ROBERT. — Invention est vite dit. Elle a des yeux qui vous voient toujours près de moi. Sans doute je m'attache à vos pas, comme on dit en style noble. Tout de même, vous ne me fuyez pas. Vous ne voudriez pas qu'elle considérât son fils autrement que comme irrésistible. Alors elle craint les suites nécessaires de ce double attachement,

PERDITA. — On ne sait jamais si vous plaisantez.

ROBERT. — Ce doute donne de l'agrément à la conversation. Avouez-le... (*Entre un garçon. A Perdita.*) Du thé?... Ou un cocktail peut-être? Il faisait froid sur la route au retour.

PERDITA. — Un cocktail ! Vous voulez me griser. Qu'entendez-vous faire de moi?

ROBERT. — Vous le verrez bientôt ! (*Au garçon.*) Deux manhattan, et quelques sandwiches au jambon.

(*Sort le garçon.*)

PERDITA, s'asseyant dans un fauteuil près de celui de Robert. — Savez-vous qu'il m'a fallu tout le trajet en voiture, de Sils Maria ici, pour comprendre ce qu'il y a d'étonnant dans ce que nous avons vu? Dans ce pays où tout est lumière, espace, rayonnement, Nietzsche est venu se blottir dans une chambre étroite, basse, mal éclairée et à deux pas de laquelle une paroi de rochers ferme l'horizon. Pouvez-vous m'expliquer cela, vous qui comprenez tant de choses?

ROBERT. — J'aimerais mieux écouter votre explication.

PERDITA. — Pour vous moquer de moi encore une fois... Enfin, ça m'est égal et je vous dirai tout de même ce que je pense. Un homme comme Nietzsche n'a pas besoin d'un décor extérieur pour s'émouvoir. C'est en lui-même qu'il regarde ; c'est en lui qu'il trouve les sommets d'où l'on a le vertige et les gouffres qui vous attirent. Tandis que nous, pauvres gens, pour avoir la même sensation, nous

sommes obligés d'aller jusqu'au bord d'un précipice et de nous pencher sur l'abîme.

ROBERT, un peu gouaillieur. — Pas mal, pas mal, en vérité.

PERDITA. — Voilà que ça commence. Vous êtes insupportable.

ROBERT. — Mais non. D'abord, j'aime tout ce que vous dites, les choses sérieuses et les autres aussi, dont vous n'êtes pas ménagère. La raison en est bien simple. J'aime votre voix. Tout ce qu'elle dit me touche, indépendamment du sens des mots.

PERDITA. — Je ne sais si je dois prendre cela pour un compliment ou pour une impertinence.

ROBERT. — Acceptez-le en toute simplicité, comme je le dis. Mais votre idée me plaît, décidément. Peut-on vous demander si au cours de ce long voyage autour du monde vous vous êtes trouvée au bord d'un précipice? Vous êtes-vous penchée sur l'abîme?

PERDITA. — A dire vrai, non. Pourtant il doit y avoir quelque chose de délicieux lorsqu'on sent qu'on perd la tête et qu'on va cesser de s'appartenir. Cela a dû vous arriver.

ROBERT. — Oh ! moi, j'ai vu le monde aussi et j'ai employé à m'instruire un grand nombre d'années. Alors j'ai été, en effet, quelquefois, quand j'étais très jeune, au bord de précipices, oh ! des petits précipices de rien du tout où je me laissais aller sans vertige avec la certitude de tomber en toute sécurité et de ne me rien casser dans ma chute.

PERDITA. — Aucun risque. C'est très médiocre.

ROBERT. — En effet.

PERDITA. — Il me semble que là où il y a un risque, tout devient beau et noble par cela même, et plus le risque est grand, plus l'action est belle.

ROBERT. — La vie dangereuse.

PERDITA. — Elle a quelque chose d'attirant. Comment peut-on penser toujours à sa sûreté sans devenir quelqu'un de très médiocre !

ROBERT. — Mais faut-il encore voir le danger pour que cela ait un sens. Avez-vous des yeux qui sachent le discerner, Perdita ?

PERDITA. — Il me semble que oui !

(Entre le garçon qui coupe la conversation. Il pose un plateau avec les cocktails et les sandwiches sur la table, près de Perdita, puis il sort.)

ROBERT, *se levant et tendant un verre à Perdita*. — Et maintenant, grisons-nous !

(Elle trempe ses lèvres dans le verre.)

PERDITA. — Il y a une chose qui m'étonne en vous. Vous êtes encore jeune...

ROBERT, *l'interrompant*. — Encore, n'est pas aimable.

PERDITA. — Et vous ne faites rien ? Vous n'avez pas d'occupation ?

ROBERT. — Je vis ; trouvez-vous que ce n'est rien ? Cela me paraît une entreprise formidable si on veut la mener à bien.

PERDITA. — Enfin, vous n'avez ni profession ni carrière?

ROBERT. — Je vous demande pardon. J'ai cessé tout récemment d'être une des étoiles de troisième ordre du ministère des Affaires Étrangères.

PERDITA. — Et vous vivez maintenant dans l'oisiveté. Cela est surprenant. Je viens des États-Unis où j'ai passé ces six dernières années. Là-bas, tout le monde travaille, et les riches avec plus de fièvre encore que les autres, car, ayant de l'argent, ils ne pensent qu'à en avoir davantage. Je n'aime pas ces gens-là ; j'ai compris que s'ils travaillaient, c'est qu'ils ne peuvent vivre autrement, car, oisifs, ils périraient d'ennui ; ils ne se suffisent pas à eux-mêmes. Ils font du travail une chose sacrée et ils oublient que c'était un châtiment.

ROBERT. — Un châtiment?

PERDITA. — Mais oui, le châtiment de la première faute. « Tu gagneras ton pain, à la sueur de ton front. » Eh bien, il me plaît beaucoup de voir que vous avez le courage de votre oisiveté. Il faut être fort pour ne pas travailler.

ROBERT. — Je n'ai pas toujours été aussi bien que je suis maintenant. Il m'a fallu beaucoup de temps pour devenir un homme libre. Quand j'étais jeune, j'ai partagé la folie de vos Américains. J'ai travaillé comme ils faisaient travailler les nègres. Votre chance a été de me rencontrer au moment où je suis à mon point de perfection.

PERDITA. — Je ne sais pourquoi l'ironie

un peu agaçante que vous employez ne me déplaît pas.

(Elle enlève son chapeau.)

ROBERT. — C'est une façon de se défendre.

PERDITA. — Vous ne direz tout de même pas que c'est moi qui vous attaque?

ROBERT. — Mais certainement. N'êtes-vous pas un miracle de coquetterie? Ne mettez-vous pas à vous arranger un art exquis? Le moindre de vos gestes est calculé pour me séduire. Tenez, vous savez que je vous préfère mille fois sans chapeau, car j'aime votre front étroit et volontaire et vos cheveux qui ondulent librement. Eh bien, à la minute même, vous venez d'enlever votre chapeau.

PERDITA. — Vous êtes absurde.

ROBERT. — Vous voulez me plaire, c'est l'évidence même, et vous y réussissez merveilleusement. Je tâche à vous plaire aussi, mais je ne réussis peut-être qu'à vous amuser. Du reste, les moyens que j'emploie sont bien éloignés des vôtres.

PERDITA. — Je serais curieuse de vous entendre me les expliquer. Je me perds un peu dans le jeu que vous jouez.

ROBERT. — Voilà, c'est à la fois très simple et très difficile. Je m'efforce d'être moi-même, de ne représenter aucun personnage, de ne rien dire de plus que ce que je sens, de rester même un peu au-dessous, par une peur horrible que j'ai de l'emphase ; je ne cherche pas à paraître ceci ou cela, je veux que ce soit moi, moi tout

seul qui vous attire et vous gagne. Etre vrai et sincère, vous n'imaginez pas combien la tâche est malaisée.

PERDITA. — Je n'aurais pas cru que cela vous coûtât tant d'efforts.

ROBERT. — Puisque j'ai un accès de sincérité, écoutez jusqu'au bout. Il y a une politique dans tout cela, un calcul raffiné. Un instinct profond me dit que c'est en agissant ainsi que j'ai le plus de chances de vous toucher. Je vous connais déjà mieux que vous ne le pensez, Perdita. Il y a des femmes qui désirent être trompées, qui veulent la belle musique des paroles mensongères qui leur ont servi de toute éternité à se donner une excuse pour céder à leurs désirs ou à leurs passions. Vous n'êtes pas de celles-là. Vous détestez la feinte, la ruse et l'exagération. Aussi je vous joue, Perdita, l'air que vous aimez le mieux. Vous voyez que je puis combiner un plan pour m'assurer la victoire... Enfin, je vous avoue aussi que cet air-là qui vous touche est le seul que je sache et qui me plaise.

PERDITA, plus émue qu'elle ne veut le laisser paraître. — Serait-il vrai? (*Elle rêve un instant.*) J'aime ce que vous avez dit de la sincérité. Je ne mets rien au-dessus.

ROBERT. — C'est un préjugé. C'est peut-être tout simplement par peur des complications que je suis sincère. Rien ne me paraît plus difficile que de mentir avec suite. S'il n'était pas si ardu à soutenir, le mensonge aurait de grandes beautés.

PERDITA, très simplement. — Je n'aime pas

vous entendre parler ainsi. Je voudrais qu'avec moi, vous fussiez toujours sincère.

ROBERT. — Je ne puis refuser une demande faite sur ce ton. Alors, vous voulez une grande sincérité entre nous, — c'est la condition de notre entente. Il faudra tout dire, ne rien cacher? C'est beaucoup exiger. Est-ce bien sage?

PERDITA. — C'est pourtant cela que je désire.

ROBERT. — Il y a un proverbe anglais qui est ainsi : « Ne me pose pas de questions, et je ne te dirai pas de mensonges. » Eh bien, déclarons au contraire que, quand vous voudrez savoir quelque chose sur moi, vous me le demanderez. Et je m'engage à répondre selon la vérité. Mais, attention ! c'est la boîte de Pandore que je vous donne là. Il est toujours dangereux de l'ouvrir. Souvenez-vous de ce qu'il en a coûté à Pandore, à Psyché, à la femme de Barbe-Bleue.

PERDITA. — Cela ne me fait pas peur.

ROBERT. — Et pour le reste, je ne tomberai pas dans le ridicule de vous raconter une vie qui ne vous intéresse pas.

PERDITA. — Je n'aime pas le mensonge.

ROBERT. — C'est parce que vous êtes jeune et fière et que vous n'avez rien à cacher. (*Un temps.*) Il semble qu'il y ait deux personnes en vous. Vous avez déjà une grande culture ; vous avez un jeu vif de l'esprit, une façon de voir les choses qui est à vous, un caractère formé, et alors vous êtes une femme. Et puis tout à coup, il y a dans vos paroles un accent si jeune, si frais, un mot qui sonne si simplement que je ne sais

plus si ce n'est pas une petite fille encore que j'ai en face de moi.

PERDITA. — J'ai dix-neuf ans.

ROBERT. — Dix-neuf ans ! Que vous êtes jeune ! Dix-neuf ans ! (*Il réfléchit un instant, sa figure change d'expression, il se répète à lui-même : Dix-neuf ans !*)

PERDITA. — Qu'est-ce qui vous arrête ?

ROBERT, revenant à son premier ton gai. — Mais votre âge. On n'a pas dix-neuf ans !

PERDITA. — Que voulez-vous que j'y fasse ?

ROBERT. — Notez que je ne vous l'ai pas demandé. Vous me l'avez dit toute seule. En voilà une confession que je ne ferais pas volontiers.

PERDITA. — En quoi cela m'intéresse-t-il ? Vous croyez que cela veut dire quelque chose l'âge que l'on a sur son acte de naissance ?

ROBERT. — Vous êtes la sagesse même. Cela ne veut rien dire du tout. (*Perdita se lève et va jusqu'à la balustrade au fond de la terrasse. Robert s'allonge sur la chaise longue et la regarde.*) Ah ! voici le soleil qui se couche sur les Alpes. Comme tout est paisible. Je suis heureux, Perdita. (*Perdita reste immobile à contempler le paysage.*) A chaque jour, presque à chaque heure, je me sens plus près de vous. Que vous êtes belle dans la lumière du soleil qui baisse ! Vos cheveux se dorent dans les rayons qui les traversent. Vous voilà presque blonde maintenant.

PERDITA, dans le fond. — J'étais blonde quand j'étais enfant.

ROBERT. — Perdita, ma petite amie, pour-

quoi ne venez-vous pas près de moi? (*Elle ne bouge pas.*) Alors, c'est moi qui irai à vous. (*Il va à Perdita. Il passe un bras autour de la taille de la jeune fille. Elle ne montre aucune surprise. Il la ramène doucement près de la chaise longue et la gardant toujours dans ses bras.*) Perdita, je suis au bord du précipice. (*Il se penche sur elle.*) Ah ! quel vertige !... C'est délicieux !

PERDITA, avec un mouvement de pudeur. — Laissez-moi, laissez-moi.

ROBERT. — Je vous aime, oui, tout simplement ; il faut bien finir par vous le dire. Une force inexplicable dès le premier jour m'a attiré à vous et maintenant je ne puis me passer de votre présence. D'où que vous veniez, nous sommes de la même race, Perdita. Tout ce que je m'efforce d'être avec tant de peine, sincère envers moi-même et envers les autres, ouvert à la vie, ennemi de l'hypocrisie, tout cela vous l'avez, par quel miracle ? réalisé en vous, si jeune, sans effort. Et puis, vous êtes belle, de la seule beauté qui me touche, de celle où le corps n'est que l'expression de l'âme. Petite Perdita que le hasard a amenée sur mon chemin, il ne faut plus vous en aller. Vous resterez près de moi... Vous voyez, je vous parle bien simplement, quelquefois avec des mots trop grands, quelquefois avec des mots trop petits... Mais je vous aime, Perdita. C'est une folie, sans doute, vous si jeune et moi déjà au milieu de ma vie. Perdita, répondez-moi, je vous prie... Je suis là près de vous, dans votre odeur... Perdita, Perdita, non, ne dites rien, je vous en supplie.

(Il l'allure à lui. Elle ne résiste pas. Il la baise sur les lèvres.)

PERDITA, se redressant. — Le vertige !... Je vous aime aussi, Robert, et dès le premier jour.

ROBERT, se levant et tenant les deux mains de Perdita. Sur un ton à la fois tendre et gai. — Alors nous allons faire un beau voyage !

PERDITA. — Un beau voyage qui a un commencement aujourd'hui, et qui aura une fin, je ne sais quand...

ROBERT. — Que dites-vous là ?

PERDITA. — La vérité, mon ami. Vous avez vécu. Vous avez aimé d'autres femmes avant de m'avoir trouvée. Vous en rencontrerez d'autres, après m'avoir quittée. Pourrais-je avoir la naïveté de croire que je saurai vous garder pour moi seule ? Je l'essaierai pourtant. Mais réussir, réussir, tout est là... Bah ! Qu'importe ? je suis à vous sans conditions.

ROBERT. — Tant de sagesse en une tête si jeune !

PERDITA. — Tant de folie, voulez-vous dire. Mais la folie me paraît grande et belle. J'étais sur le seuil de la vie, j'entre.

ROBERT. — Vous êtes celle qu'on aime toujours. Notre bonheur sera un défi aux dieux.

PERDITA. — Ne rêvez pas, mon ami. Je suis une petite fille qui a tout lu et ne sait rien, une fille naïve, maladroite, ignorante, mais qui n'a qu'un désir : vous rendre heureux. Il vous faudra de la patience avec moi.

ROBERT. — Et vous devrez en avoir beau-

coup avec moi aussi. Nous nous lançons dans la plus grande entreprise du monde. Vivre à deux n'est pas chose simple. Les débuts sont difficiles. Faites-moi un peu de crédit jusqu'à ce que je vous gagne toute, corps et âme, et qu'il n'y ait rien en vous qui ne soit heureux par moi. (*Il s'arrête et réfléchit.*) Mais dites donc, Perdita, vous êtes une jeune fille.

PERDITA, *souriant*. — Faut-il m'en excuser?

ROBERT. — Une jeune fille ! C'est inouï !... Me croirez-vous ? Je n'y avais pas pensé. Suis-je assez stupide ? Mais je n'ai pas l'habitude, vous comprenez. Une jeune fille ! Ah ! c'est délicieux ; comment peut-on aimer une femme ?... Une jeune fille, un être qui n'a appartenu à personne... Non, je vous demande pardon. Ce n'est pas cela que je voulais dire... Mais, Perdita, une jeune fille...

PERDITA. — Eh bien ?

ROBERT, *à demi-voix*. — Une jeune fille, mais ça s'épouse... Quelle histoire !

PERDITA. — Croyez-vous que ce soit une histoire nécessaire ?

ROBERT. — Sans doute, c'est même hors de discussion.

PERDITA. — Je ne voudrais pas discuter avec vous, et surtout aujourd'hui. Mais je n'en suis pas convaincue. Ne pouvez-vous m'aimer telle que je suis, sans notaire, sans maire, sans curé ?...

ROBERT. — Vous ne connaissez pas la vie, Perdita...

PERDITA, l'interrompant. — Plus que vous ne croyez. N'ai-je pas vu les mariages successifs et malheureux de ma mère? N'est-ce pas une leçon suffisante? J'avais à peine douze ans, je me suis juré que je serais très heureuse et que je ne me marierais jamais. Et voyez, je pensais qu'avec vous qui êtes, je le sais, un homme d'esprit vraiment libre, j'aurais réalisé ce que je m'étais promis.

ROBERT, la prenant dans ses bras. — Vous êtes délicieuse, Perdita, et pure comme le cristal. Je lis en vous, mais la société a ses exigences. Nous ne sommes, ni vous ni moi, des révoltés, mais des gens très simples, très sincères, à la recherche du bonheur. Vous verrez qu'il n'est pas si terrible que cela d'être ma femme.

PERDITA. — Peut-être, mais plus tard, je vous en prie. Soyons heureux sans penser à autre chose. (*Gaiement.*) Il sera toujours temps de mal finir.

ROBERT. — Vous êtes courageuse, Perdita, et je vous en aime davantage.

PERDITA. — Ce que vous me dites me donne déjà raison, mais je vous assure qu'il ne me faut pas beaucoup de courage pour remettre mon bonheur entre vos mains.

ROBERT, avec poids. — Vous me créez aujourd'hui des devoirs plus grands envers vous, et, les ayant pesés, je les accepte. (*Plus légèrement.*) Eh bien, soit, puisque vous le voulez, nous débiterons par l'aventure. Je vous enlève. Mais, croyez-moi, nous choisissons ainsi un chemin un peu plus long, le chemin des écoliers, seu-

ment vous savez où il mène? A l'église. Il me semble que ce chemin ne passe pas très loin de nous, — là, au sud, par les lacs italiens qui sont derrière ces montagnes. L'automne qui vient y est admirable. Vous voulez le prendre? Soit. Quand partons-nous?

PERDITA. — Nous partirons quand vous voudrez. Nous irons où il vous plaira.

ROBERT. — Le monde est à nous !

RIDEAU

ACTE II

A Paris, chez Robert Duprey.

Un cabinet de travail élégamment meublé, beaucoup de livres au mur. Quelques beaux tableaux modernes. Des fauteuils et un divan de cuir à gauche. Une petite bibliothèque tournante près du divan. Une grande table bureau à tiroirs, au milieu, avec une lampe électrique. Une porte dans le fond; à droite, en pan coupé, une grande fenêtre. Une porte à droite.

(Sur le divan est étendu Robert. Perdita est assise sur le divan à côté de lui. Il est deux heures et demie de l'après-midi.)

PERDITA. — Quelle date avons-nous, Robert?

ROBERT. — Je ne sais pas, le 10 ou le 11, je crois.

PERDITA, prenant un journal plié sur la bibliothèque tournante. — Nous sommes le 15, le 15 novembre. Ça ne te dit rien, cette date du 15?

ROBERT, cherchant. — Le 15?... Non.

PERDITA. — Eh bien, il y a trois mois, jour pour jour, que nous avons quitté Saint-Moritz.

ROBERT. — Trois mois, vraiment. Quand j'y songe, il me paraît alternativement ou que c'était hier, ou que ça se perd dans la nuit des temps, car ai-je vécu avant de te connaître?

PERDITA, se penchant sur lui. — Je t'aime.

ROBERT, se redressant. — Tu te souviens de notre conversation sur la terrasse. Je t'avais demandé de me faire crédit.

PERDITA. — Tu as payé plus que tu n'avais promis.

ROBERT, récitant. — « Et les fruits ont passé la promesse des fleurs. » Alors, Perdita, tu ne regrettes rien ?

PERDITA. — Je t'aime.

ROBERT. — Et toi, si indépendante, qui as vécu dans des pays divers, qui n'as subi aucune discipline, toi, dont l'esprit est aussi libre que l'oiseau dans les airs, tu as accepté cette vie de famille à Paris, avec ma mère et ma tante dans un appartement voisin et communiquant.

PERDITA. — Elles ont été si bonnes pour moi, malgré l'irrégularité de notre position.

ROBERT. — Elles savaient bien où nous allions et elles avaient raison, puisque ma Perdita chérie sera dans peu de temps M^{me} Robert Duprey.

PERDITA. — M^{me} Robert Duprey ! Cela a quelque chose d'effrayant. Il a bien fallu que ce fût toi pour me faire manquer aux promesses que je m'étais faites ! Et avec quelle rapidité vous m'avez menée, monsieur, où vous le vouliez. Ah tu sais, Robert, je suis un peu inquiète tout de même ! Etre mariée. Je ne sais pas, il me semble que cela porte malheur. Je n'ai jamais vu des gens mariés qui ne le regrettent au moins une fois par jour. Tu es sûr, bien sûr que nous serons aussi heureux que maintenant ?

ROBERT. — Entre toi et moi, il y a des liens plus solides : nous nous aimons. Le reste, c'est des arrangements pour les autres.

PERDITA. — Ecoute, lorsque nous serons mariés nous nous appliquerons à l'oublier. Nous ne prendrons pas un air sérieux, nous ne nous fixerons pas à jamais ici. Il nous faut voyager encore. Tu l'as dit : je suis comme un oiseau de haute mer. Nous irons très loin, jusqu'où l'on se perd. Je suis moi-même une espèce de fille perdue qui ne sait d'où elle vient.

ROBERT. — Nous irons dans des pays lointains où il n'y a pas d'Européens. As-tu lu le livre de Stevenson sur les îles du Pacifique : *Dans les mers du Sud*?

PERDITA. — Je l'ai lu et je l'aime.

ROBERT. — Ce livre a toujours exercé sur moi une sorte de fascination. J'ai rêvé que je visitais ces îles de lumière et que je vivais avec nos grands frères primitifs. Te souviens-tu de l'extraordinaire roi Tembinok qui joue au poker avec ses femmes et qui, usant de son autorité royale, se fait donner deux mains ? Ainsi gagne-t-il toujours, comme il convient à un roi, et reprend-il à ses épouses le tabac dont il leur a fait présent. Voudrais-tu me suivre jusque là-bas ?

PERDITA. — Tous les deux seuls, loin du monde !

ROBERT. — Eh bien, il faut y penser très sérieusement, ma petite Perdita. Nous vivrons avec ce projet d'abord à Paris pendant l'hiver ; nous lirons les livres des voyageurs, nous consulterons les cartes, nous croirons y être déjà et

le printemps venu, si rien n'arrive, nous partirons.

PERDITA. — Si rien n'arrive? Que veux-tu dire?

ROBERT. — Il est sage de faire sa part au destin. Toi qui sais tout, n'as-tu jamais entendu parler d'une très méchante déesse, la Némésis? Ne vois-tu pas que le couple que nous formons est, comme je le disais déjà à Saint-Moritz, un vivant défi aux dieux. Prends garde qu'ils ne se vengent.

PERDITA. — N'essaie pas de m'alarmer, Robert. Tant que je suis près de toi je ne crains rien et, comme il est au delà des forces humaines de nous séparer...

ROBERT, à moitié sérieux. — Imprudente, imprudente, ne défie pas les dieux !

PERDITA. — Je n'aime pas t'entendre parler ainsi, mon amour. J'étais heureuse et gaie, voilà que tu vas me rendre triste. Tu m'as crue courageuse, mais je fais seulement semblant d'être brave ; au fond je suis une toute petite fille qui s'effraie vite maintenant qu'elle est heureuse. Autrefois, avant de t'avoir rencontré, c'était un sentiment qui m'était étranger. Quel danger pouvais-je courir? Je ne le voyais pas. Il me semblait que j'étais assez forte pour supporter tout ce qui pouvait arriver. Mais aujourd'hui, j'ai peur parce que j'ai quelque chose de précieux à conserver et qu'il me faut le défendre. Quand on y réfléchit, il y a tant de forces cachées qui travaillent contre nous, tant de mystères redoutables qui nous entourent. Je crois te connaître,

mais que sais-je de toi? Je connais le Robert qui est venu à moi il y a si peu de temps et qui a su trouver le chemin de mon cœur. Mais il y a eu un Robert qui a vécu quand je n'existais même pas.

ROBERT, plaisantant à moitié. — Ce Robert essayait, à travers mille transformations douloureuses et au prix de mille efforts, de devenir enfin le Robert que tu peux aimer.

PERDITA. — Ah! je ne veux pas penser à ton passé. Il doit être plein de choses et de gens que je déteste. Je chasse ces idées loin de moi. Elles reviennent sans que je le veuille et me poursuivent. Si tu savais ce que cela me fait de peine parfois... Je ne t'en ai jamais parlé, mais j'en souffre tout de même.

ROBERT, venant à elle, très tendrement. — Allons, petite fille que tu es, ne laisse pas les morts venir te troubler.

PERDITA. — Imagine-toi, Robert, que je n'ai pas peur des vivants. Je ne redoute personne et il me semble — c'est peut-être beaucoup d'orgueil — que je saurai te garder toujours. Mais le passé, tout ce qu'il y a de trouble dans le passé, tout ce que l'on ne connaît pas et qui, d'être inconnu, prend tant de puissance, j'en sens le poids sur nous à bien des moments, quelquefois dans tes regards, quelquefois dans un mot qui t'échappe, mais plus souvent dans tes silences. Ce mystère toujours présent m'accable. Je tremble à l'idée de ce qui peut en sortir. Qui verrai-je s'avancer tout à coup et te regarder comme quelqu'un qui n'ignore rien de toi?

ROBERT. — Mais, Perdita, qu'imagines-tu là?

PERDITA. — Rien, hélas ! qui ne soit possible.

ROBERT. — Tu te trompes. Personne n'a de droits sur moi. J'étais libre, libre entièrement quand je t'ai connue.

PERDITA. — Je veux qu'il en soit ainsi, car je sais que tu es un homme droit. Mais ce passé que je redoute, il vit encore dans ta mémoire. Quelles vivantes est-ce que je frôle dans la rue et qui sont venues ici, dans cet appartement même ? Je voudrais tout savoir de toi pour me débarrasser à jamais de la crainte d'avoir quelque chose à apprendre.

ROBERT. — Ah ! si tu savais combien ce qui t'inquiète est peu de chose... Il n'y a là que des cendres que le vent a dispersées. Seuls les faibles regardent en arrière. Ne me range pas parmi eux, je te prie ; mes yeux se tournent vers le présent où je te trouve.

PERDITA. — Es-tu sûr qu'il n'y a plus rien qui brûle encore sous ces cendres ? Quoi, parmi toutes celles que tu as connues avant moi, pas une figure n'a conservé pour toi quelque charme ?

ROBERT. — Où allons-nous, Perdita ? Dans quelle étrange conversation nous engages-tu aujourd'hui ?

PERDITA. — C'est sans doute parce que nous habitons maintenant cette maison où tu as toujours vécu, où d'autres sont venues.

ROBERT. — Il faut que tu sois assez sage pour écarter de toi ces pensées. Pour moi, je

n'ai pas à lutter contre elles, car elles ne se présentent plus à mon esprit.

PERDITA. — Tu as souffert pourtant autrefois. N'en as-tu pas gardé le souvenir? Je voudrais partager même tes peines anciennes. Ce serait une façon de me rapprocher encore de toi, d'être jusqu'au fond de ta pensée.

ROBERT. — Comme tu sais aimer, Perdita !

PERDITA. — Tu m'exclus de ta vie d'autrefois. Crois-tu que je ne pourrais en supporter l'évocation?

ROBERT. — L'erreur et la vérité se mêlent dans tes paroles. Je devrais ne pas te suivre sur le terrain où tu veux m'entraîner. Et pourtant, je sens bien que tu ne te satisferas pas de mon silence. Et puis, il y a une chose, peut-être, qu'il faut maintenant que je te confie.

PERDITA. — Ah ! tu vois bien, je ne me trompais pas !

ROBERT. — Attends... J'ai longtemps hésité à t'en parler. C'est un sujet qui m'est encore douloureux et que j'ai chassé loin de moi depuis que je te connais. Mais aujourd'hui, puisque tu fais appel à ma loyauté, toi si pure, si droite, il faut bien que j'y arrive. Et, du reste, ce que je vais te dire, tu peux l'entendre sans en souffrir, car il s'agit non pas d'une femme, mais d'un enfant.

PERDITA. — Je ne comprends pas.

ROBERT. — Nous avons vécu dans un tel enivrement que je n'ai pas trouvé l'occasion de t'ouvrir mon cœur, et que, l'eussé-je trouvée, je n'en aurais peut-être pas eu le courage. Perdita,

il n'y a rien dans mon passé qui puisse t'inquiéter et le seul souvenir que tu y rencontreras est celui de ma fille.

PERDITA. — Ta fille, que veux-tu dire?

ROBERT. — J'ai eu une fille, il y a longtemps.

PERDITA, *vivement*. — Tu as été marié et tu ne me l'as pas dit !

ROBERT. — Je n'ai pas été marié.

PERDITA, *douloureusement*. — Ah !

ROBERT. — J'étais tout jeune. J'ai eu une liaison avec une femme mariée, mais qui était séparée de son mari.

PERDITA. — Mais ta fille, où est-elle ? Pourquoi me l'as-tu cachée ?

ROBERT. — Hélas, je l'ai perdue. Sa mère me l'a enlevée quand elle était toute petite. Elle a profité de ce que j'étais absent de Paris, à l'ambassade de France à Berlin, pour disparaître avec son enfant. Elle a passé à l'étranger. Et malgré toutes mes recherches, je n'ai pu les retrouver. Cette petite aurait dix-neuf ans, si elle vit encore.

PERDITA. — Mon âge... Comment s'appelait cette femme ?

ROBERT. — Madame Cazes.

PERDITA. — Madame Cazes !... Et tu as vécu longtemps avec elle, ici peut-être ?

ROBERT. — Je n'ai pas vécu avec elle, ni ici, ni ailleurs. J'habitais chez mes parents.

PERDITA. — Et cette liaison a duré longtemps ?

ROBERT. — Quatre ans.

PERDITA, *se levant, fait quelques pas et reste*

pensive. — Quatre ans ! Et avec moi, tu n'as vécu que trois mois. (*Elle s'assied à droite dans un fauteuil.*) Ah ! que cela me fait de la peine !

(*Elle pleure.*)

ROBERT, courant à elle. — Perdita, je t'en prie, ne pleure pas.

PERDITA. — Laisse-moi, laisse-moi.

ROBERT. — Écoute-moi un instant encore. Cette femme, je ne l'aimais pas. J'avais eu pour elle un caprice de jeune homme. Et un jour, elle a été enceinte, elle a eu un enfant, ma fille. C'est cette enfant qui a changé en liaison durable ce qui ne devait être qu'une passade.

PERDITA. — Tu dis cela pour me consoler. Mais comment te croirais-je ?

ROBERT. — Il faut me croire pourtant, Perdita.

PERDITA. — Hélas, Robert, c'est une horrible histoire et j'en redoute les suites.

ROBERT. — Tout cela est loin dans le passé.

PERDITA. — J'ai peur que ce passé ne soit resté vivant.

ROBERT. — Il est mort depuis longtemps. Songe un peu, j'étais presque un enfant encore, à peine hors du service militaire. Ma vie a commencé au jour où je t'ai rencontrée. Si je t'ai raconté cela, ce n'était pas parce que cette liaison avait eu de l'importance, mais parce qu'elle m'avait laissé une fille, à laquelle j'ai pensé souvent et que je n'ai cessé de regretter. Vois combien tu es près de moi. C'est un sujet dont je ne parle à personne, ni à ma mère ni à ma tante.

Il m'a semblé que je pourrais te dire à toi seule, comme tu me l'avais demandé, mes chagrins anciens, et que tu les comprendrais. Mais voilà que je me trouve en face d'une petite fille en pleurs, et c'est elle qu'il faut consoler d'abord. Perdita, Perdita chérie, viens dans mes bras. *(Il la fait lever, l'allure à lui, va à un fauteuil, s'assied et la prend sur ses genoux. Elle cache sa tête sur l'épaule de Robert et passe un bras autour du cou de son amant.)* Mais c'est qu'elle a vraiment le cœur gros, cette pauvre petite! *(Il la caresse et l'embrasse doucement. Elle pleure encore.)* Voyons, ce n'est pas fini?

PERDITA. — Ce n'est que dans tes bras que je retrouve la paix. *(Appuyant sa tête sur l'épaule de Robert.)* A ma place.

ROBERT. — A la place qui n'est qu'à toi. Je t'aime, petite Perdita.

PERDITA. — Que tu es bon, Robert! *(Elle a encore un sanglot.)*

ROBERT, la berçant. — Il faut la dorloter comme un enfant.

PERDITA. — Je suis bien, près de toi. Sur ton cœur, je ne puis avoir de la peine. J'oublie tout, mes chagrins, mes angoisses; une bourrasque a obscurci le ciel, puis s'est en allée et le soleil revient... Si tu savais comme ta tendresse m'est douce. Je n'ai pas été habituée à être gâtée. Ma mère était assez brusque avec moi. Personne ne m'a bercée ainsi jamais... Ah! oui, mon père, il me semble, autrefois, il y a longtemps... J'étais toute petite. Je me souviens à peine de lui... Quelques images indécises qui

flottent dans un brouillard que je ne puis percer.

ROBERT. — Quand est-il mort?

PERDITA. — Je ne sais... C'était un sujet que ma mère n'abordait pas volontiers. Elle éludait les questions sur mon enfance. Parfois j'ai pensé qu'elle avait quelque chose à me cacher ; parfois même j'ai douté de la mort de mon père... Pourtant, s'il était vivant, il ne m'aurait pas abandonnée, parce qu'il m'aimait vraiment...

ROBERT. — Pauvre petite !

PERDITA. — Il était très bon, très doux avec moi. Il me prenait sur ses genoux et me pressait contre lui, comme tu le fais. Il me berçait aussi, en chantant une petite chanson stupide que je n'ai pas oubliée. (*Chantant à mi-voix :*) « Faites de la bouillie — pour l'enfant qui crie — c'est l'enfant à son papa — le petit chat n'en aura pas. »

ROBERT, avec un mouvement brusque. — C'est une chanson que tous les papas de France chantent à leurs enfants.

PERDITA, se redressant. — Qu'as-tu, Robert?

ROBERT. — Cette chanson m'a ému. Elle me rappelle des souvenirs aussi. J'ai bercé ma fille dans mes bras comme tu as été bercée dans les bras de ton père.

PERDITA. — Parle-moi d'elle. Maintenant, je puis le supporter. Je suis redevenue moi-même ! Je te demande pardon d'avoir été égoïste, de n'avoir pensé qu'à mon chagrin...

Tu as eu de la peine, Robert, quant tu l'as perdue. Tu l'aimais.

ROBERT. — Je l'adorais. C'est drôle, n'est-ce pas? Vois-tu un grand imbécile de vingt-trois ans avec un poupon dans les bras? Cet imbécile, c'était moi. Je la caressais, je la dorlotais sans fin. Elle était jolie, fine, intelligente, ah ! intelligente... Je ne te dis pas cela parce que c'était ma fille, elle l'était vraiment. Elle avait les yeux de la couleur des tiens, pervenche... mais elle était blonde, tout à fait blonde avec des cheveux qui ondulaient. (*Perdita s'est redressée, elle l'écoute attentivement et ne le quitte pas des yeux. Robert ne s'en aperçoit pas et continue à parler comme à lui-même.*) Quelles douces heures j'ai passées avec elle ! Je l'ai vue grandir, flageoler sur ses petites jambes et tomber assise sur son derrière avec un gros rire qui me faisait rire tout de suite, tant il était contagieux. Elle était tendre et bonne. Ah ! un cœur d'enfant, quel mystère !... Entendre cette voix fraîche vous dire à tout instant : Je t'aime !... Et nos promenades aux Champs-Élysées, la main dans la main... Que c'est loin tout cela !... (*S'interrompant.*) Mais je t'ennuie, ma chère Perdita, avec mes radotages. Tu vois, je n'ai jamais parlé d'elle. Alors je me laisse aller.

PERDITA, d'une voix un peu allérée. — Non, non, continue, je t'en prie. Je ne sais quel charme étrange et mystérieux a pour moi ce que tu racontes. Tu parles de choses éloignées que j'ai vécues aussi. Il semble que cela me rapproche encore de toi, et je ne sais plus si ce sont mes

souvenirs à moi que tu évoques ou si, par miracle, tu rends ton existence d'autrefois si vivante devant mes yeux que tu m'obliges à m'y mêler déjà... C'est un peu effrayant, cela me fait un peu mal, je ne sais pourquoi, mais cela a aussi une grande douceur... Parle-moi encore de ce passé effacé, je croirai retrouver le mien.

ROBERT. — Il n'y a rien à en dire, Perdita chérie. C'est une suite de très petits faits, insignifiants en eux-mêmes, comme ceux que je viens de te raconter. Toutes les enfances heureuses sont les mêmes. Si tu me disais la tienne, elle serait toute pareille. Des baisers, de la tendresse, des mots qui vous touchent au fond du cœur... Ah ! quand ma petite fille commençait à bavarder, c'était délicieux. Elle m'appelait Pelot.

PERDITA, comme cherchant dans sa pensée et avec anxiété. — Pelot, Pelot... ah oui ! Pour Papelot... Il y a beaucoup d'enfants, n'est-ce pas, qui appellent leur père Pelot ?

ROBERT, sans faire attention au ton de Perdita. — Je ne sais pas ; je ne pense pas. Je veux croire que j'ai été le seul à être appelé ainsi. *(Perdita se lève brusquement et se tient debout près de lui. Robert plongé dans ses souvenirs, continue.)* Je l'appelais Jacqueline, ma petite Jacqueline.

PERDITA, à elle-même, bas. — Jacqueline ! Jacqueline ! Est-ce un rêve?... De quel gouffre monte une voix qui m'appelait Jacqueline?... Tout tourne autour de moi. *(Elle fait quelques pas et chancelle, appelant à haute voix :)* Robert ! Robert ! *(Elle tombe à moitié sur le divan.)*

ROBERT, *se précipitant vers elle, la prend dans ses bras, la couche sur le divan et s'agenouille près d'elle.*) Perdita ! Qu'as-tu ? Reviens à toi, je t'en supplie... Ne m'entends-tu pas ? C'est moi qui t'appelle.

PERDITA, *reprenant conscience.* — C'est fini, je vais mieux... C'est un malaise.

ROBERT. — Mais quoi, sans raison ? Ah ! j'ai eu tort de te parler comme je l'ai fait !...

PERDITA, *faisant un grand effort sur elle-même.* — Non, non... Il n'y a aucune raison, aucune, en vérité... Ne cherche pas. Il paraît que toutes les femmes ont des faiblesses ainsi... Je croyais que cela ne m'arriverait jamais... Je t'écoutais avec grand plaisir, et puis c'est venu soudain, comme du dehors...

ROBERT. — Ah ! tu m'as fait peur !... Et que tu es pâle encore, pauvre chérie ! Veux-tu prendre quelque chose, du thé, de l'alcool... ?

(Il la serre dans ses bras et la baise sur le front. Elle l'écarte doucement.)

PERDITA. — J'ai soif. Demande-moi du thé...

ROBERT. — Je suis inquiet.

PERDITA. — Ne te tourmente pas. J'ai besoin d'un peu de repos, je ne suis que fatiguée. Je crois que je dormirai. Il faut que je dorme... Tu me laisseras seule, n'est-ce pas ? Cela vaudra mieux.

ROBERT, *sonnant un domestique.* — Je resterai près de toi ; je lirai, tu ne m'entendras pas.

PERDITA. — Mais tu as à sortir, je crois ;

un rendez-vous chez ton notaire avec ta mère. Ne le manque pas pour si peu de chose.

ROBERT. — Ah ! c'est vrai, le notaire. Eh bien, qu'il aille au diable !

PERDITA, *faisant toujours effort sur elle-même*. — Vas-y, je t'en prie. Ne crois pas que je sois malade. Ce n'est rien. Sais-tu la vraie raison pour laquelle je veux être seule un peu ? C'est parce que je n'aime pas que tu me voies quand je suis pâle ainsi et laide à faire peur. Laisse-moi, une heure de sommeil paisible me remettra... Lorsque tu reviendras, je serai bien.

(Une femme de chambre entre).

ROBERT, *à la femme de chambre*. — Vous ne laisserez entrer personne. Apportez du thé, madame est un peu souffrante... Oh ! rien de grave, mais elle veut dormir... Je suis obligé de sortir un instant. Si, par hasard, madame était moins bien, vous me téléphoneriez tout de suite... Voici le numéro. *(Il cherche dans sa poche et sort une lettre avec en-tête. Il déchire le haut de la lettre et le donne à la femme de chambre.)* Tenez : Central 19-11. Du reste, je n'en ai pas pour une heure. *(Sort la femme de chambre. Allant à Perdita qui est couchée sur le divan et qui a les yeux fermés.)* Tu es sûre que tu ne préfères pas me garder près de toi ?

PERDITA. — Va, tu vois, je dors presque déjà.

ROBERT. — Je n'aime pas te laisser ainsi.

PERDITA. — Cela vaut mieux, je t'assure.

ROBERT, *la baisant sur le front*. — Alors, à tout à l'heure, chérie, repose-toi.

PERDITA. — A tout à l'heure.

(*Il sort.*)

PERDITA, *se relevant.* — « Jacqueline, ma petite Jacqueline ! » ... Qui m'appelait ainsi autrefois?... Mon père ! ... Est-il mort vraiment ? Il y a eu des heures troubles dans la vie de ma mère. Je n'ose pas me souvenir ; j'hésite à regarder au fond de moi. Tout est confus, tout tremble devant mes yeux... Je ne vois plus clair... Et pourtant... C'est affreux, cette lutte contre soi-même, cette recherche à tâtons dans un passé obscur... A qui m'adresser?... Ah ! M^{me} Servièrès, tante Marie. Elle était à Paris alors. Je lui demanderai des détails, beaucoup de détails, jusqu'à ce que je découvre la vérité... Mais il ne faut pas que je me trahisse. Il faut que personne ne sache, et surtout pas lui, surtout pas Robert.

(*A cet instant la femme de chambre entre avec le plateau de thé et le pose sur la table.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Comment est madame ?

PERDITA. — Je vais mieux. Merci, Clémence. Allez donc à côté chez M^{me} Servièrès et dites-lui que je désire la voir sans retard. Sans retard, n'est-ce pas ? Et ramenez-la avec vous.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame, M^{me} Servièrès est chez elle, je viens de la voir, je la ramène à l'instant.

(*Elle sort par la porte du fond.*)

PERDITA, encore halelante. — Il faut être forte... et adroite aussi. (Elle va à la glace.) Je suis pâle comme la mort. (Elle prend son sac à main, en tire une houppette à poudre de riz et s'arrange la figure devant la glace.) Là, c'est un peu moins mal. (Elle revient à la table où est le thé et s'en verse une tasse.) Je puis à peine tenir debout. (Elle s'assied, prend un livre, l'ouvre et le ferme, boit un peu de thé.) Cela va mieux, mais je suis encore essoufflée. (Elle respire deux ou trois fois profondément.)

(Entre par le fond M^{me} Servières à qui la femme de chambre ouvre la porte.)

M^{me} SERVIÈRES, venant à Perdita qui se lève. — Qu'y a-t-il, ma petite amie? Clémence m'a dit que vous n'étiez pas bien. Voulez-vous vite vous asseoir. C'est vrai, vous avez la figure fatiguée.

PERDITA, s'asseyant. — Un simple malaise, madame. Rien de sérieux. Robert a été obligé de sortir un instant et m'a laissée pour que je dorme un peu. Mais je me suis soudain sentie mieux et j'ai pensé que vous seriez assez gentille pour me tenir compagnie et prendre une tasse de thé avec moi.

M^{me} SERVIÈRES. — C'est une excellente idée. Je ne vous vois jamais seule, car Robert ne vous quitte guère. Nous causerons tranquillement. Mais d'abord, est-ce qu'il vous en coûterait beaucoup de m'appeler « ma tante » ou « tante Marie » ? De vous à moi, ce « madame » à chaque fois me choque horriblement. Quand

vous dites « madame », c'est comme si vous teniez à marquer que vous n'êtes pas très assurée de votre position ici. Nous n'avons rien fait, ma sœur et moi, pour être traitées ainsi.

PERDITA. — Vous êtes très bonne, tante Marie. Me permettez-vous de vous embrasser?

M^{me} SERVIÈRES, *l'attirant à elle et l'embrassant sur les deux joues*. — C'est un bien joli cadeau que vous faites à une vieille femme comme moi, de lui donner vos joues fraîches. (*Perdita se rassied et sert le thé.*) Nous n'avons pas besoin de chercher bien loin un sujet de conversation : Robert.

PERDITA. — Je voulais justement vous parler de lui, tante Marie.

M^{me} SERVIÈRES. — C'est étonnant ! Il m'a l'air d'un heureux homme, mon neveu.

PERDITA. — Je crois qu'il a été très heureux avec moi.

M^{me} SERVIÈRES, *levant le nez*. — Pourquoi mettez-vous cela au passé, Perdita?

PERDITA. — Par prudence. Il m'a appris qu'il ne fallait pas défier les dieux.

M^{me} SERVIÈRES. — Voilà, en effet, une phrase à la manière de Robert. Mais c'est une bêtise. Robert est fixé pour la vie.

PERDITA. — Il n'y a pourtant que trois mois, tout juste, aujourd'hui, que nous vivons ensemble. Est-ce sur une si courte expérience que vous pouvez juger?

M^{me} SERVIÈRES. — Ah ça ! mon enfant, qu'y a-t-il donc ? Vos paroles sonnent drôlement.

PERDITA. — Il n'y a rien. Je dis seulement

que Robert a beaucoup vécu avant de me connaître, qu'il a eu des liaisons qui ont duré plus de trois mois et qu'alors...

M^{me} SERVIÈRES, *l'interrompant*. — Ah ! je vois... Mais, petite sotte chérie que vous êtes, qu'allez-vous vous mettre en tête ? Robert a vécu comme tous les hommes, il a eu des succès faciles...

PERDITA, *simplement*. — Il n'a pas eu de peine avec moi non plus.

M^{me} SERVIÈRES, *la grondant doucement*. — Décidément, Perdita !... Robert n'a rien eu de sérieux dans sa vie ; pas une femme à laquelle il se soit vraiment attaché, pas une à laquelle il ait envisagé de lier son avenir.

PERDITA. — Pourtant, il a eu une longue liaison qui a duré des années avec une femme dont il a eu une fille.

M^{me} SERVIÈRES. — Comment, vous savez cela ? Robert vous en a donc parlé ?

PERDITA. — Il m'a parlé longuement de sa fille aujourd'hui.

M^{me} SERVIÈRES. — C'est étrange. Il ne nous en ouvre jamais la bouche.

PERDITA, *avec un mouvement d'orgueil*. — Robert n'a pas de secret pour moi. Il ne m'a rien caché de sa vie et je sens qu'il est heureux de me parler de sa fille, de sa petite Jacqueline comme il dit. Mais sur la mère de cette enfant, je ne sais pas grand'chose et je ne veux pas l'interroger. Qu'est devenue cette femme ? N'est-ce pas pour me rassurer que Robert m'a dit qu'elle avait disparu ? N'a-t-elle pas écrit ?

Quelle était sa situation de fortune? Ne sait-on vraiment rien sur elle?

M^{me} SERVIÈRES. — Robert vous a dit la vérité. Nous ne savons rien. Cette M^{me} Cases vivait probablement sous un nom qui n'était pas le sien. Lorsqu'elle a quitté Paris, elle n'a laissé aucune adresse; elle n'a jamais écrit. Nous avons appris plus tard — mais encore c'étaient des bruits que nous n'avons pu vérifier — qu'elle s'était remariée en Amérique. Sur sa fille, silence complet. Vit-elle encore? Elle doit ignorer — cela va sans dire — que sa naissance est irrégulière. On aurait pu croire que Robert l'avait depuis longtemps oubliée. Mais non, il y pense toujours et il garde précieusement un portrait de sa fille près de lui.

PERDITA, avec vivacité. — Un portrait, dites-vous, il a un portrait de sa fille!

M^{me} SERVIÈRES. — Oh! une simple petite photographie qu'il avait faite, lui-même, quand elle avait quatre ans.

PERDITA. — Quatre ans, vous êtes sûre?

M^{me} SERVIÈRES. — Mais oui... Qu'est-ce qui vous surprend dans ce que je dis, Perdita?

PERDITA, s'oubliant. — Il a un portrait de sa fille... à quatre ans!... Il faut que je le voie. Où est-il? (*Elle est de nouveau tendue et pâle.*)

M^{me} SERVIÈRES. — Comme vous vous passionnez! En quoi cette photographie peut-elle vous intéresser tant?

PERDITA, se reprenant. — En effet, c'est absurde. Mais Robert m'en a parlé, aujourd'hui même, pour la première fois, et avec tant

de douceur et d'émotion, que j'ai une envie malade de voir cette enfant. Il l'a fait vivre devant mes yeux. Alors je voudrais confronter l'image que je m'en suis faite avec la réalité.

M^{me} SERVIÈRES. — Ah ! comme tout ce qui est de Robert vous touche, Perdita ! Nous n'avons pas cette photographie, sans cela, je vous l'aurais montrée. La seule épreuve, Robert la détient. En voyage, il l'emporte avec lui, je le sais. A Paris, il la range, je crois, dans son bureau, car il souffrirait de l'exposer aux regards de tous. Mais, puisque Robert vous a prise pour confidente, Perdita, il ne refusera pas de vous la faire voir.

PERDITA, *elle-même*. — Dans ce bureau tout près de moi !... (A M^{me} Servièrès.) Vous avez raison, tante Marie. Robert me la montrera, sans doute, dès son retour.

M^{me} SERVIÈRES. — Comme vous êtes nerveuse, Perdita !

PERDITA. — Je vous demande pardon. Cette conversation avec Robert m'a émue plus que je ne le pensais.

M^{me} SERVIÈRES. — Je crois que c'est de calme que vous avez besoin, mon enfant. Pourquoi n'essaieriez-vous pas de dormir jusqu'à l'heure du dîner ?

PERDITA. — C'est vrai, je suis fatiguée. Je tâcherai de me reposer.

M^{me} SERVIÈRES, *se levant et allant à elle*. — Je vous laisse. (*Elle lui prend les mains.*) Mais vous avez de la fièvre. Voulez-vous que je fasse venir notre médecin ?

PERDITA. — Oh ! non, pas de médecin ! Une heure de sommeil dissipera ce malaise... Au revoir, tante Marie, embrassez-moi, je vous prie. Je sens que vous m'aimez. Il faut m'aimer toujours, n'est-ce pas ?

M^{me} SERVIÈRES. — Mais que dites-vous là, Perdita ? Vous allez m'effrayer.

PERDITA. — Il y a des instants où j'ai peur, tante Marie. Nous étions si heureux, Robert et moi, d'un bonheur au delà de ce qu'on peut rêver. Alors, à la seule idée que ce bonheur pourrait être détruit, je perds la tête, je voudrais mourir...

M^{me} SERVIÈRES, *se penchant sur elle et l'embrassant*. — Perdita, revenez à vous. Vous avez des idées noires aujourd'hui. Cela nous arrive, hélas ! Et puis pourquoi aller chercher dans le passé de Robert ? Allons, n'y pensez plus. Vous êtes heureuse ici. Tout le monde vous aime. Robert ne vit que par vous. Voilà la réalité. Reposez-vous et vous vous réveillerez gaie et brillante, comme à l'ordinaire. Je vous laisse. Je ferai prendre de vos nouvelles ce soir. Et si demain vous êtes encore souffrante, je viendrai passer un moment avec vous. Au revoir, mon enfant.

PERDITA. — Au revoir, tante Marie.

(M^{me} Servières sort par la porte du fond. Perdita se lève, va à la cheminée et sonne. Elle marche de long en large dans le cabinet de travail. La femme de chambre apparaît.)

PERDITA. — Emportez le thé, Clémence,

et qu'on ne vienne me déranger sous aucun prétexte ! Je veux dormir une heure au moins.

CLÉMENTE. — C'est bien, madame.

(Elle prend le plateau de thé et sort. Le jour est tombé. Il fait gris dans la pièce. Perdita reste immobile un instant, puis va jusqu'au bureau, s'arrête et le regarde longuement. Soudain elle s'en écarte avec brusquerie, elle fait quelques pas jusqu'à la fenêtre, s'accroche au rideau comme pour ne pas tomber. Elle regarde au dehors, puis de nouveau ses yeux reviennent au bureau et le fixent. Elle s'en rapproche. De nouveau, elle s'en écarte. Elle respire difficilement et s'assied dans un fauteuil. Elle passe les mains sur son front et relève ses cheveux. Elle ferme les yeux, les rouvre et regarde encore le bureau. Elle se lève, reste indécise, puis à pas lents se dirige vers la porte de droite, met la main sur la poignée et entr'ouvre la porte. Soudain elle la ferme avec force et revient vers le bureau d'un pas résolu.)

PERDITA. — Je ne dormirai pas tant que je ne l'aurai pas ouvert. (Elle allume la lampe qui est posée sur le bureau et s'assied. La scène maintenant est sombre. Perdita n'est éclairée que par la lampe. Elle ouvre un tiroir à gauche.) Ah ! il n'est pas fermé à clef. (Elle prend des papiers.) Qu'y a-t-il ici ? Des comptes, un carnet de chèques... Ce n'est pas là que je vais me trouver moi-même. (Elle ouvre un second tiroir à gauche.) Papiers de famille.

Cela semble intéressant. (*Elle sort une grande enveloppe et en lire des papiers.*) État civil, contrat de mariage. (*Elle met la main dans le tiroir et en sort un revolver.*) Ah !... (*Elle le regarde un instant avec effroi, puis le rejette dans le tiroir où elle replace les papiers.*) Cherchons ailleurs. (*Elle ouvre un tiroir à droite et sort une petite enveloppe.*) Là, sur le dessus, comme une enveloppe que l'on sort souvent et qu'on remet soigneusement à sa place pour la retrouver le lendemain !... C'est cela... Il y a même une date, 1906... En 1906 j'avais quatre ans. (*Elle a l'enveloppe fermée dans sa main.*) Je connais cette photographie. C'est la seule de moi qu'il y ait à cet âge-là. Ma mère l'avait gardée... Elle me représente aux Champs-Élysées près de la voiture aux chèvres. Je me souviens. Je n'ai pas de chapeau, mes cheveux — ils étaient blonds alors — tombent sur mes épaules ; je suis en blanc. C'était l'été sans doute. (*Elle laisse tomber l'enveloppe sur le bureau.*) A quoi bon la regarder ? Je la vois comme si elle était devant moi... Il me semble même maintenant que je me souviens quand elle a été prise. C'est curieux, les souvenirs. Si on les cherche, ils s'effacent devant vous. Et soudain, ils reviennent, vous assaillent. (*Elle reprend l'enveloppe, joue un instant avec elle, puis l'ouvre et en lire une petite photographie. De la même voix tranquille :*) J'étais jolie quand j'étais enfant. Je ne savais pas que la Némésis, comme dit Robert, apparaissait sous une forme aussi charmante ! Mais comme j'étais sérieuse ! Mes yeux voyaient dans l'ave-

nir, faut-il croire... Mes cheveux sont plus foncés. Ils ne sont dorés que quand la lumière joue sur eux. (*Elle tient la photographie devant elle.*)... Et maintenant, tout est fini déjà ! Il semble que j'aie vécu cent ans en quelques heures... (*Elle remet la photographie dans son enveloppe, la glisse dans le tiroir qu'elle ferme.*) Je voudrais être ailleurs, à m'engourdir, au soleil, toute seule, loin d'ici, près des récifs de corail dans les mers du Sud. (*On entend un coup de timbre.*) C'est Robert qui rentre. Il n'a pas mis longtemps à faire sa course. Il va venir ici... Ah ! que je suis fatiguée ! On croirait que la vie s'écoule de moi... (*Elle reste assise, la tête entre ses mains, sans prêter aucune attention à l'entrée de Robert.*)

(*Robert entr'ouvre doucement la porte et regarde dans la pièce. Il vient à Perdita, l'entoure de ses bras. Elle ne bouge pas.*)

ROBERT. — Perdita, ma chérie.

PERDITA, absente. — Ah ! c'est toi.

ROBERT. — Tu vois, j'en ai eu vite fini là-bas. Eh bien, tu vas mieux. Tu es déjà levée. (*Frappé soudainement de l'immobilité de Perdita.*) Mais, Perdita, qu'y a-t-il ? (*Il lui prend les mains.*) Tu as les mains glacées !... Regarde-moi (*Elle ne bouge pas.*) Regarde-moi. (*Il lui prend la tête et la tourne doucement vers lui.*) Quels yeux as-tu aujourd'hui ?

PERDITA, faiblement. — Je suis malade... Il faut me laisser tranquille. Ne me touche pas, fais attention. Tu tomberais malade aussi.

ROBERT, la prenant dans ses bras et la menant

au divan. — Perdita, reviens à toi... Là, couche-toi, tu es bien ainsi. Non, ne parle pas. Repose-toi. Tu es blanche comme un linceul... (*Il lui tient les deux mains dans une des siennes, de l'autre, il lui caresse doucement le front.*) J'ai eu peur, Perdita. Tu me regardais avec des yeux égarés, comme si tu ne me voyais pas... Ah ! un peu de couleur revient sur tes joues pâles.

PERDITA, encore à demi-consciente. — Que tu es bon, Robert ! Que tu me soignes bien !

ROBERT. — Attends un instant, chérie. Je veux donner des ordres pour qu'on prépare la chambre et qu'on téléphone au médecin. Ce n'est rien, je sais, tu n'es pas malade. Ce n'est pas pour toi, à vrai dire, c'est pour me rassurer seulement. (*Il veut se lever.*)

PERDITA, le retenant. — Ne t'en va pas, Robert, je ne puis rester seule. J'ai peur que tu ne reviennes plus. Reste près de moi encore un moment.

ROBERT. — Je ne te quitterai pas une minute. (*Il presse un bouton de sonnette sur la bibliothèque tournante. Il soulève un peu Perdita et prend la tête de sa maîtresse sur ses genoux.*) Vous êtes bien ainsi, mon amour.

(*Clémence ouvre la porte.*)

ROBERT. — Clémence, préparez le lit pour madame et mettez une boule d'eau bien chaude. Dites à Alfred de téléphoner à M. Bergeron qu'il vienne le plus vite possible. (*Sort la femme de chambre. A Perdita :*) Tu te coucheras dans un instant.

PERDITA, *lourds faible*. — Il semble que je sois tombée d'une tour très haute. Je suis brisée, j'ai mal partout.

ROBERT. — Pauvre petite, toi que j'ai toujours vue si solide ! Quelle secousse ! (*Il se penche sur elle et lui baise le front. Elle le repousse doucement de la main.*) Est-ce que je t'ai fait mal ?

PERDITA. — Il ne faut pas...

ROBERT. — Que dis-tu ?

PERDITA. — Il ne faut pas me toucher... Je t'expliquerai tout à l'heure quand je serai plus forte.

ROBERT. — Tu n'es pas encore toi-même et je ne comprends pas tes paroles. Mais repose-toi... Il te faut du calme, et dormir aussi.

PERDITA. — Je ne pourrai pas dormir.

ROBERT. — D'où te vient ce malaise ? Tu étais si bien ce matin. Ce n'est pas notre conversation, pourtant, je ne me le pardonnerais pas.

PERDITA, *qui reprend ses forces*. — Il y avait de l'orage dans l'air que nous respirions, et soudain la foudre a éclaté, détruisant tout... Mais je vais mieux. J'étais si faible que j'avais presque perdu conscience, je te voyais comme dans un nuage ; je ne pensais à rien... Maintenant le brouillard se dissipe. (*Poussant un cri.*) Ah ! c'est une autre douleur. Robert, Robert ! je ne puis la supporter.

ROBERT, *se penchant vers elle*. — Perdita, tu souffres encore ? Ma pauvre enfant !

PERDITA, *l'écartant doucement*. — Laisse-

moi, je vais mieux, je ne suis plus malade. Tu vas le voir du reste. Il faut que je te parle.

ROBERT. — Qu'est-ce qui te presse? Quand tu seras remise, il sera temps.

PERDITA. — Je ne dois pas attendre, pas une minute... Seulement, ne reste pas là, si près de moi, car cela me rend presque impossible de dire ce qu'il faut que je te dise... Écarte-toi un peu, je te prie. (*Elle le repousse un peu.*) Ne m'en veuille pas... Mets-toi dans ce fauteuil, là, en face de moi... (*Comme Robert hésite.*) Ne me contrarie pas pour une si petite chose. (*Robert, celle fois-ci, sans dire un mot, s'assied dans le fauteuil et attend.*) Ah ! j'ai encore une prière à t'adresser... Ne me regarde pas ainsi... Je serai sans force si tu me regardes.

ROBERT. — Je ferai ce que tu voudras, bien que je ne puisse deviner où tu veux aller.

(*Il détourne les yeux, mais les reporte à plusieurs reprises sur Perdita.*)

PERDITA. — Ce que j'ai à dire est difficile, vois-tu. En vérité, c'est au delà des forces humaines. Il faut que je ne pense à rien, sauf à la tâche que j'ai devant moi. Il importe que je ne laisse pas mon esprit divaguer, que ma parole aille droit au but. Robert, as-tu confiance en moi?

ROBERT. — J'ai en toi une telle confiance, entière, absolue, qu'il n'est au pouvoir de personne, pas même au tien, de la détruire.

PERDITA. — Il faut qu'il en soit ainsi. C'est bien... Tu sais aussi que je ne puis te vouloir

aucun mal, que ton bonheur m'est plus précieux que la vie.

ROBERT. — Je le sais, Perdita, mais le ton solennel de tes paroles m'effraie.

PERDITA. — Attends... Il faut que tu saches aussi que je suis maintenant moi-même, qu'il n'y a plus aucune faiblesse en moi, aucune trace d'égarement, que je vois clair, que je ne me trompe pas... Sache enfin que ce que je vais te dire est sans appel, et, écoute-moi bien, ne peut être discuté. (*Elle s'arrête un instant comme pour rassembler ses forces.*) Robert, il faut que je te quitte.

ROBERT, *courant à elle et se jetant à ses genoux.* — Perdita, tu dis avec un accent sérieux et qui me glace, des folies. Ce n'est pas toi qui parles ainsi, ma petite Perdita. C'est quelqu'un de nouveau, que je ne connais pas, qui me fait mal. Reviens à toi, je t'en supplie.

PERDITA, *le relevant.* — Relève-toi, Robert, tu ne dois pas rester à mes genoux... Pardonne-moi la peine que je te fais aujourd'hui; je n'en suis pas responsable; je souffre autant que toi.

ROBERT, *avec une grande nervosité.* — Tu comprends bien, Perdita, que je n'accepte pas un instant les paroles que tu viens de prononcer. Je les prends avec beaucoup de calme, parce que je n'y accorde, parbleu, aucune signification. Seulement, il faut que tu m'expliques ce qui a pu t'amener à penser, même un instant, que nous pourrions nous quitter, nous, toi et moi. Tu n'y songes pas, vraiment. De quelle méchante fée as-tu été victime? Voyons, dis-moi cela simple-

ment, comme il convient entre nous deux. Dis-moi quelles visions t'ont troublée.

PERDITA. — Hélas, Robert, pour le repos de ton esprit, il ne faut pas me questionner.

ROBERT. — Peut-il être une torture pire que ce silence obstiné?

PERDITA. — En effet, tu as à redouter pire encore.

ROBERT, avec autorité. — En voilà assez. Comment supporter de ta part ces menaces voilées? Elles sont inadmissibles entre nous. A je ne sais quel sujet, tu t'es fait, sans doute, des montagnes de rien. Mais il suffit que tu sois franche avec moi comme tu le dois et ces imaginations s'évanouiront. C'est cela que j'attends de toi maintenant.

PERDITA. — Robert, je t'en supplie, ne me parle pas sur ce ton-là. Je n'ai rien fait contre toi, tu me connais assez pour en être sûr. Je t'adjure de me croire, je t'adjure de ne pas m'interroger. Accepte en silence ce que je te dis ; il faut nous séparer.

ROBERT, changeant de ton. — Mon cœur, comme tu me tortures !...

PERDITA. — Pas cela, non plus, je t'en prie. Je puis encore moins le supporter.

ROBERT, continuant sur le même ton. — Sais-tu combien je t'aime? Sais-tu que tu t'es emparée de moi tout entier? C'est une sorcellerie, vraiment. Je ne m'appartiens plus. (*Il l'enloure doucement de ses bras sans en faire sentir l'étreinte.*) J'aime ton esprit, j'aime ton corps et ton cœur. Je ne puis penser à toi sans que soudain un flot

de tendresse m'envahisse ; je ne puis te toucher sans un frémissement de tout mon être. Maintenant même, d'être si près de toi, je ne peux plus parler... Je t'aime, Perdita.

(Il se penche et veut la baiser sur les lèvres.)

PERDITA, se levant d'un bond. — Non, non, va-t'en. Fuis-moi...

ROBERT, se relevant. — Je ne sais où je suis, je perds la tête... Cette fois-ci, tu parleras, je l'exige.

PERDITA. — Je ne puis parler, je te l'ai dit.

ROBERT, s'emportant. — Quel supplice m'infliges-tu ? C'est toi, toi, Perdita, qui me repousses ! Tu ne veux plus de mes baisers. Est-ce que je te fais horreur ? Est-ce cela que je dois comprendre et que tu ne peux dire ?

PERDITA. — Robert, ne continue pas...

ROBERT, dans le même mouvement. — Ou bien es-tu simplement lasse de moi ? Déjà ! Ah ! je commence à entrevoir la vérité. Tu es jeune et je ne le suis plus. Voilà toute l'affaire... J'avais eu l'orgueil de croire que je saurais t'attacher à moi... J'étais fou, je le vois. A quoi bon fermer les yeux à l'évidence ? Toutes choses s'éclairent maintenant, et ce refus absurde, obstiné, de te marier. Parbleu, tu ne voulais pas te lier et engager ton avenir qui est long au mien qui touche à son terme.

PERDITA. — Tais-toi ! Ne me montre pas un Robert égaré que je ne reconnais plus.

ROBERT. — Il ne me reste, en effet, qu'à me taire. Un homme comme moi ne plaide pas une telle cause. Il y a des défaites qu'il faut accepter

en silence. Séparons-nous, comme tu le veux. Puisque tu ne m'aimes plus, va-t'en. Tu es libre.

PERDITA, qui est debout et qui chancelle, se redressant. — C'en est trop. Tu me forces à révéler ce que, pour toi, je voulais tenir caché. Tu sauras la vérité, puisqu'il te la faut. Mais fais attention, c'est toi qui te détourneras de moi avec horreur... Les dieux ont répondu au défi. Tu verras la Némésis. (*Elle court au bureau, ouvre le tiroir de droite, sort la photographie de son enveloppe et la brandit devant Robert atterré.*) Regarde ! Ce n'est pas ainsi que tu te représentais la Némésis. Elle a quatre ans, des cheveux blonds et bouclés comme un ange. Il n'y a que ses regards qui soient sérieux, sans doute parce qu'ils voient dans l'avenir... Eh bien ! tu comprends maintenant ? (*Robert reste muet. Perdita tout près de lui.*) Cette petite fille en robe blanche, c'est moi !

ROBERT, à voix basse. — C'est toi ! C'est toi !...

(*Il s'écarte d'elle.*)

PERDITA, se jetant sur lui et l'enlaçant. — Robert, Robert, je t'aime ! Ne m'abandonne pas !
(*Elle tombe à ses pieds évanouie.*)

RIDEAU

ACTE III

Même décor, le matin.

Le soleil entre par la grande fenêtre à droite. Il y a de belles fleurs sur la table.

(Entrent M^{me} Duprey et M^{me} Servières.)

M^{me} SERVIÈRES. — Robert n'est pas là ?

M^{me} DUPREY. — Il a dû passer chez Perdita. C'est l'heure où elle se réveille. Nous pouvons l'attendre un instant. Nous saurons ainsi comment elle a dormi.

M^{me} SERVIÈRES. — Oh ! je n'ai pas d'inquiétude à son sujet. Jamais je n'ai vu de convalescence plus rapide et plus éclatante. Et pourtant Perdita a été à la mort.

M^{me} DUPREY. — Tu ne sais pas combien je me suis attachée à cette petite, Marie. Lorsque nous l'avons connue à Saint-Moritz, elle me faisait un peu peur avec ses idées on ne sait d'où ; mais elle est pure, et bonne, et droite. J'ai senti combien je l'aimais quand nous avons été sur le point de la perdre.

M^{me} SERVIÈRES. — Enfin, nous voici hors d'affaire. Robert pourra se reposer à son tour.

M^{me} DUPREY. — Il n'est que temps. Il a si mauvaise mine, mon garçon.

M^{me} SERVIÈRES. — Eh ! n'est-ce pas naturel après la crise qu'il a traversée ? Voir la femme que l'on aime sur le point de mourir, la veiller nuit et jour, comment s'étonner qu'il soit fatigué ?

M^{me} DUPREY. — Tu as raison, Marie, mais il n'y a pas que la fatigue chez mon garçon. Voilà deux semaines déjà que Perdita est hors de danger. Robert pourrait être fatigué et heureux. Est-il heureux ? Non, et pourtant Perdita est guérie. Tant qu'elle était menacée, je lisais en lui sans peine ; il ne songeait, cela va de soi, qu'à la sauver. Mais depuis qu'elle est rétablie, il est chaque jour plus triste, plus préoccupé. C'est cela qui m'inquiète. Avec nous, il reste silencieux comme s'il avait un secret à garder.

M^{me} SERVIÈRES. — La secousse a été plus forte que nous ne le pensions.

M^{me} DUPREY. — Non, non, ce n'est pas cela seulement, tu le sens bien comme moi.

M^{me} SERVIÈRES. — C'est vrai, il y a là quelque chose qui nous échappe.

M^{me} DUPREY. — Je ne puis supporter de voir Robert ainsi. Si nous savions ce qui le tourmente, nous pourrions sans doute venir à son secours. Mais nous ne savons rien et sommes là à nous ronger dans notre impuissance. C'est pourquoi j'ai pensé, Marie, que tu pourrais causer avec lui et essayer de trouver ce qu'il nous cache.

M^{me} SERVIÈRES. — Crois-tu que c'est facile ? Ce serait à toi de lui parler.

M^{me} DUPREY. — Ah ! certes non. Je ne

puis discuter avec lui ; je m'énerve, j'ai des larmes plein les yeux ; il m'embrasse, et c'est fini, je n'en sais pas plus qu'avant. C'est comme cela que se terminent toutes nos discussions. Mais toi, tu es plus habile, et tu as aussi plus d'expérience de la vie ; enfin Robert t'aime autant que moi. Peut-être apprendras-tu ce que nous voulons savoir, peut-être le devineras-tu à demi-mot. Alors nous pourrons venir en aide à mon garçon. Mais comment guérir une maladie que l'on ne connaît pas ?

M^{me} SERVIÈRES. — Ne te fais pas trop d'illusions. Mais enfin, je veux essayer. Cela me fait de la peine aussi de voir mon neveu promener sa tristesse dans cet appartement.

M^{me} DUPREY. — Il va venir ici en sortant de chez Perdita. Je vous laisserai seuls.

(La porte de droite s'ouvre.)

M^{me} SERVIÈRES. — C'est lui.

(Entre Robert par la porte de droite. Sa mère se lève et va à lui.)

M^{me} DUPREY. — Comment est Perdita, ce matin ?

ROBERT. — Très bien.

M^{me} DUPREY. — Et toi, mon grand garçon ?

ROBERT. — Moi, maman, je vais bien.

M^{me} DUPREY. — Tu as l'air fatigué. Tu devrais sortir un peu. Pourquoi n'emmènerais-tu pas Perdita ?

ROBERT. — Tu as raison. Il fait beau. Je lui proposerai d'aller jusqu'au Bois après déjeuner

pour profiter des quelques heures de soleil,
M^{me} DUPREY. — Et, en revenant, vous goûterez chez moi.

ROBERT. — C'est entendu.

M^{me} DUPREY. — Alors, à cette après-midi.

ROBERT. — Tu te sauves déjà?

M^{me} DUPREY. — Eh ! mon petit, j'ai mon ménage et le tien à diriger. Et puis, je veux acheter des gâteaux moi-même pour le goûter. Perdita a un tel appétit... Je te laisse avec ta tante. Au revoir.

(Elle sort par le fond.)

M^{me} SERVIÈRES. — Ainsi, Perdita a bien dormi?

ROBERT. — Elle a dormi d'une traite, paraît-il, d'hier soir à ce matin. C'est beau la jeunesse.

M^{me} SERVIÈRES. — Il ne restera bientôt plus de trace de cette crise si grave. Un de ses résultats aura été d'attacher à jamais ta mère à Perdita. Jusque-là elle était un peu sur la défensive. Maintenant, elle lui a donné tout son cœur.

ROBERT, avec fièvre. — Ah ! rien ne peut me faire plus plaisir que ce que tu me dis là, ma tante ! Oui, il faut aimer Perdita, toutes deux, la chérir, l'entourer, ne pas la laisser seule...

M^{me} SERVIÈRES. — Mais avec quelle chaleur parles-tu tout à coup ? Pourquoi cette émotion en me disant des choses si simples, si naturelles ? On dirait, ma parole, que tu as oublié comment nous avons accueilli Perdita chez nous. Qu'as-tu à craindre de notre part ? Pourquoi t'enflammer ainsi ?

ROBERT. — C'est vrai, je suis absurde. Ne sais-je pas que je puis compter sur vous ?

M^{me} SERVIÈRES. — Compter sur nous ! Encore un mot inexplicable. Mais qu'as-tu, Robert ?

ROBERT. — Rien, rien, en vérité. C'est un reste de fatigue ancienne... Il ne faut pas y faire attention, ma tante.

M^{me} SERVIÈRES. — N'y pas faire attention est vite dit. Si tu voyais la mine que tu as ! Ta mère s'inquiète.

ROBERT. — Oh ! il y a quarante ans que cette pauvre maman se fait des soucis à mon sujet.

M^{me} SERVIÈRES. — Cette fois-ci, non sans raison, car nous trouvons toutes deux qu'à ton âge tu devrais te remettre plus vite de la crise que tu as traversée.

ROBERT. — Il faut croire que je ne suis pas aussi jeune que je le parais.

M^{me} SERVIÈRES. — Quelle absurdité ! Non, il y a autre chose que tu nous caches et je ne veux pas te demander ce que tu préfères garder secret. Mais je suis une vieille femme, Robert, et tu sais que je t'aime comme si tu étais mon fils et tu me permettras de te parler, une fois au moins, librement sur un point qui me préoccupe un peu. Tu as trouvé une compagne telle — ta femme demain (*Robert ne peut réprimer un mouvement*) — qu'il est impossible de t'en souhaiter une meilleure. Mais il faut dans toute union quelques ménagements. Tu aimes la vérité, dis-tu, mais toute vérité n'est pas bonne à dire. Pourquoi as-tu parlé à Perdita de ton passé ?

ROBERT, *agile*. — Comment sais-tu cela, ma tante?

M^{me} SERVIÈRES. — Mais de la façon la plus simple. Perdita me l'a dit le jour même où elle est tombée malade. Elle a su que tu avais eu une fille.

ROBERT. — Je t'en prie, ma tante, ne parlons pas de cela. C'est un sujet qui m'a toujours été pénible. Il me l'est devenu plus encore.

M^{me} SERVIÈRES. — Je suis bien fâchée de réveiller une douleur ancienne. Je ne t'en parle que parce que Perdita dans son délire appelait Jacqueline...

ROBERT, *plus agile et l'interrompant*. — Il n'y a là qu'une coïncidence, tante Marie. Que vas-tu chercher?

M^{me} SERVIÈRES. — Mais rien du tout, Robert; je voulais dire simplement que cela lui avait fait de la peine.

ROBERT. — Ah ! sans doute, mais ne va pas bâtir des hypothèses absurdes sur un tout petit fait comme celui-là.

M^{me} SERVIÈRES. — Je ne bâtis pas ; je sais seulement que tu t'empportes sans que j'en puisse comprendre la raison. Plus nous parlons et plus je me sens inquiète. On vit dans une étrange atmosphère près de toi. Fais attention que Perdita, qui a besoin de calme encore et de bonheur, ne s'en aperçoive !

ROBERT. — Hélas, hélas ! je lui ai fait tant de mal déjà que je ne puis le racheter.

M^{me} SERVIÈRES, *se levant*. — Que dis-tu, Robert?

ROBERT, avec désespoir. — Ah ! ma tante, laisse-moi, ne me questionne pas ; je ne puis te répondre. Tu viens de le dire : il y a des cas où il vaut mieux vivre dans l'ignorance et le mensonge. Que ne l'ai-je su plus tôt ? Aujourd'hui, il est trop tard. Perdita maintenant ne pourra plus supporter ma présence auprès d'elle.

M^{me} SERVIÈRES. — Tu déraisonnes. Comment une idée aussi folle peut-elle se présenter à toi ?

ROBERT. — Attends, attends, et tu verras... Jusqu'à présent, par une convention tacite que nous avons respectée depuis que Perdita a été malade, il y a un sujet que nous n'avons pas abordé et qui ne peut être touché. Mais, maintenant qu'elle est rétablie, je tremble. Elle entrera ici dans un instant et, lorsque je serai en sa présence, je ne pourrai ni lui parler ni la regarder. A chaque minute, j'aurai peur, comprends-tu ? oui, peur... Les choses en sont arrivées à un tel point que je regrette aujourd'hui le temps où il fallait à chaque heure l'arracher à la mort, car maintenant, il suffit d'une phrase, d'un mot, pour que la foudre éclate...

M^{me} SERVIÈRES. — Robert, tu me terrifies. Dans le désordre de tes paroles, j'entrevois je ne sais quoi de terrible.

ROBERT. — Ah ! ma tante, laisse-moi ; j'en ai déjà trop dit.

M^{me} SERVIÈRES. — Tu me fais redouter le pire...

ROBERT, faisant un grand effort sur lui-même.
— Non, rassure-toi, j'avais perdu la tête... Mais

c'est fini, tu vois. Laisse-moi, je t'en prie, j'ai besoin de beaucoup de calme. Perdita va venir... Il faut que je sois maître de moi... Cependant va vers maman. Ne lui dis rien; elle s'effraierait, la pauvre femme. Rassure-la de ton mieux; je suis bien content que tu sois près d'elle, tante Marie. (*Il la prend dans ses bras et la mène doucement à la porte du fond.*)

M^{me} SERVIÈRES. — J'ai peur... Tu m'as empoisonnée aussi.

ROBERT. — Va, ma tante, à tout à l'heure... Oui, à tout à l'heure. (*Elle sort.*)

(*Robert hésite un instant, il sonne, puis va s'asseoir résolument à son bureau. Il prend des papiers dans un tiroir, les parcourt rapidement, en déchire quelques-uns, les jette dans la corbeille à papier près de lui, classe les autres. Jeu de scène qui dure quelques instants.*)

ROBERT, sans se retourner. — Entrez.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur a sonné?

ROBERT, classant toujours ses papiers. — Vous préparerez ma grande valise, Alfred. Madame est tout à fait rétablie. Je pars ce soir.

LE VALET DE CHAMBRE. — Pour plusieurs jours?

ROBERT. — Non, non, un très rapide voyage d'affaires... Du linge de rechange et mon costume gris.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur. (*Il sort.*)

(Robert ouvre un autre tiroir, examine une liasse de papiers, la remet à sa place.)

ROBERT. — Tout est en ordre ici. (Il prend dans un tiroir un revolver, l'examine. — Pendant qu'il le regarde, on entend un bruit. Il sursaute, met rapidement le revolver dans la poche de son pantalon, ferme le tiroir. — La porte de droite s'ouvre. Le visage de Robert change d'expression. Perdita apparaît. Elle est vêtue d'une robe d'intérieur blanche, très élégante, un peu décolletée. Elle est fraîche, animée, éblouissante de jeunesse et de beauté. Pendant la première partie de la scène, il y a une gêne sensible entre eux, mais plus grande chez Robert que chez elle.)

ROBERT, allant à elle. — Comment te sens-tu, maintenant que tu es debout?

PERDITA. — Très bien, merci... (Elle va à la fenêtre.) Ah! le soleil remplit la pièce. C'est gai, ici. (Venant à la table.) C'est toi qui as acheté ces beaux chrysanthèmes?

ROBERT. — Mais oui, je suis heureux qu'ils te plaisent... Si tu es assez forte, je t'emmènerai au Bois après déjeuner. Nous marcherons un peu le long du lac. L'air vif te fera du bien.

PERDITA. — Comme tu prends soin de moi, Robert! Mais cela n'est plus nécessaire. Ne vois-tu pas que je suis bien maintenant? Et ce soleil si clair qui entre ici semble me verser des forces. Ai-je vraiment été malade? Je l'ai oublié déjà. Mais il ne faut pas que j'oublie de te remercier pour la façon dont tu m'as soignée.

ROBERT. — Me remercier ! Le mot sonne mal à mes oreilles.

PERDITA. — Je n'emploie peut-être pas le mot qu'il faut, mais je te suis reconnaissante du fond du cœur du dévouement, de la bonté, de la tendresse que tu m'as prodigués. Pendant que j'étais en danger, tu ne m'as pas quittée un instant, m'a dit ta mère.

ROBERT. — Je ne sais qui me parle quand je t'entends. Où pouvais-je être ailleurs qu'à ton chevet ? N'est-ce pas à cause de moi que tu as souffert et que tu as failli mourir. Il y a des jours où j'ai désespéré.

PERDITA. — Il y avait en moi quelque chose de plus fort que la mort. (*Un silence.*) Lorsque j'ai été en convalescence, que faisais-tu de tes soirées ?

ROBERT. — Je restais ici, je lisais.

PERDITA. — Tu n'as pas essayé de sortir, de te distraire ?

ROBERT. — Me distraire ?

PERDITA. — Mais oui, voir des amis, causer, changer d'atmosphère et d'idées.

ROBERT. — Je n'y ai pas songé.

PERDITA. — Je crois que tu as eu tort. Ce tête-à-tête avec toi-même ne semble pas t'avoir réussi. Tu as l'air fatigué.

ROBERT, *brièvement*. — Qu'importe ?

PERDITA, *avec tristesse*. — Je n'aime pas le ton sur lequel tu me parles. Tu parais faire à chaque instant un effort pour ne pas causer librement.

ROBERT. — Je te demande pardon.

PERDITA, s'asseyant dans un fauteuil près de la table. — Ainsi tu passais tes soirées ici. Que lisais-tu?

ROBERT. — Des vieux bouquins, ce sont les meilleurs.

PERDITA, allongeant la main et prenant un des livres sur la table. — Voyons... (*Lisant le titre.*) Théâtre de Sophocle. (*Robert a un mouvement comme pour s'emparer du livre. Il se retient. Elle ouvre le volume.*) *Œdipe Roi.* C'est une pièce que je connais bien. J'ai eu à en faire une analyse à l'Université quand j'avais dix-huit ans. (*Robert se promène avec nervosité.*) Je me souviens. Il y a là une accumulation d'atrocités qui me semblait hors la vraisemblance. Il faut qu'*Œdipe* — pourquoi? — ait tué son père ; il faut que Thèbes soit décimée par la peste. Tout s'écroule. Cette histoire est pleine de sang et de terreur. Je me suis demandé — je ne l'ai pas oublié — ce qui serait arrivé, lorsque *Œdipe* découvre la vérité sur ses liens avec Jocaste, si, à ce moment-là, Thèbes avait été prospère et qu'aucune catastrophe ne l'eût menacée. Jocaste et *Œdipe* menaient, semble-t-il, une vie conjugale sans nuages, malgré la différence de leurs âges. Ils avaient plusieurs enfants, pleins de santé et de joie. Ils étaient heureux sans doute, mais les dieux jaloux ont déchainé la peste dans Thèbes et voilà une sombre tragédie qui se déroule. Tu t'y intéressais quand tu étais seul?

ROBERT, s'arrêtant. — Parlons d'autre chose, Perdita, je t'en prie.

PERDITA. — Tiens, c'est la première fois

que tu m'appelles par mon nom. (*Un temps très court.*) Et l'autre livre, on peut l'ouvrir, celui-là? Thucydide : la *Guerre du Péloponèse*. C'est intéressant? Je ne l'ai jamais lu.

ROBERT. — Oh ! tu sais... (*Se reprenant et saisissant ce prétexte pour rompre la conversation.*) Il y a de très belles choses là-dedans. Je t'en lirai quelques lignes qui sont célèbres. (*Il feuillette le livre.*) Cela a été écrit à une époque où les gens étaient plus forts et plus durs que les hommes de notre temps. Ils n'avaient pas peur d'aller jusqu'au bout de leurs idées... Ah ! voilà. C'est ce que répondirent les Athéniens aux Méliens dont ils assiégeaient la ville et qui leur avaient envoyé des parlementaires : « Il faut se tenir, dirent-ils, dans les limites du possible et partir d'un principe universellement admis : c'est que, dans les affaires humaines, on se règle sur la justice quand, de part et d'autre, on en sent la nécessité, mais que les forts exercent leur puissance et que les faibles la subissent. » Les Méliens refusèrent de se déclarer sujets d'Athènes. Les Athéniens emportèrent la ville d'assaut. Ils passèrent au fil de l'épée tous les adultes et réduisirent en servitude les femmes et les enfants. Hein, ce n'est pas mal, cela?

PERDITA. — C'est impitoyable. Pourquoi te plais-tu à des choses aussi cruelles?

ROBERT, *lentement, avec un peu d'étonnement.* — Je ne sais pas, en vérité. Peut-être par réaction contre les niaiseries sentimentales qui sont à la mode.

PERDITA. — Tu voudrais t'endurcir.

ROBERT. — C'est une grande faiblesse d'être trop sensible.

PERDITA. — Il ne faudrait pas aller jusqu'à la dureté... Je ne vois pas, du reste, ce qui te pousse et pourquoi tu parles ainsi. Il est des cas où il n'y a ni vainqueurs, ni vaincus, ni innocents, ni coupables.

ROBERT. — Eh bien, ils paient tous ensemble, confondus les uns avec les autres. Il en est ainsi dans la vie. Il faut s'habituer à cette idée.

PERDITA. — Ta conversation est triste aujourd'hui, Robert.

ROBERT. — Tu as raison. C'est une conversation absurde... Je ne sais à quoi je pense. J'ai vécu récemment trop enfermé en moi-même.

PERDITA. — Oui, il semble que nous soyons séparés par tout un monde. Tu n'aurais pas parlé ainsi avant ma maladie, quand nous vivions l'un près de l'autre et que je connaissais la moindre de tes pensées. Maintenant il faut sur chaque point des explications. Qu'est-ce que tu veux dire par aller jusqu'au bout de ses idées?

ROBERT. — Avoir le courage de ce qu'on pense et ne s'arrêter à rien.

PERDITA. — Ah ! cela me plaît davantage, bien que cela soit un peu obscur.

ROBERT. — Ce n'est pas facile à expliquer. Ce n'est pas vis-à-vis des autres qu'il faut avoir ce courage ; c'est vis-à-vis de soi-même lorsqu'on est seul en face de sa conscience.

PERDITA. — Cette fois-ci je comprends ce que tu veux dire. (*Elle se lève, fait quelques pas et revient à Robert qu'elle regarde bien en face.* Il

détourne les yeux.) Et tu trouves cela difficile?

ROBERT. — Très difficile.

PERDITA. — Impossible?

ROBERT. — Hélas, impossible.

PERDITA. — Cela aussi, je le comprends... C'est pour cela, sans doute, que tu ne me regardes jamais quand tu me parles maintenant.

ROBERT, très gêné. — Mais tu te trompes.

PERDITA. — Non. (*Un silence ; elle fait quelques pas, va à la table, prend un chrysanthème, puis s'approche de la fenêtre.*) Il y a encore du soleil au monde, et des fleurs, et des gens heureux qui passent dans la rue. Et j'ai vingt ans ! (*Revenant à Robert.*) As-tu jamais été malade, Robert?

ROBERT, étonné. — Malade?... Oui, j'ai été malade après ma seconde blessure.

PERDITA. — Tu as été en danger? Te souviens-tu de ce que tu as ressenti tout de suite après la période critique?

ROBERT. — J'ai eu une triste convalescence. J'étais prisonnier ; je me faisais beaucoup de soucis, pour ma mère, en particulier.

PERDITA. — Alors tu n'as jamais connu la joie de revenir à la vie?

ROBERT. — Non.

PERDITA. — Je te plains. C'est une des sensations les plus fortes et les plus enivrantes que l'on puisse éprouver. Je l'ai ressentie, je la ressens encore. Rien ne peut l'affaiblir, rien ne peut la diminuer. C'est comme si un flot de sang nouveau, tout frais, qui n'a jamais servi, emplissait vos veines. Il y coule joyeusement, en tumulte,

en désordre. Il semble qu'on l'entende chanter en vous. Il emporte tout sur son passage, les regrets, les remords, et jusqu'aux souvenirs. On ne veut plus vivre que pour le présent ; — le passé est aboli. Et tout se colore magnifiquement à vos yeux. — Ai-je jamais vu le soleil avant aujourd'hui?... Ces fleurs ne se sont épanouies que pour moi. Les premiers grains de raisins que tu m'as apportés quand j'ai commencé de manger n'ont jamais eu leurs pareils au monde. On est comme transporté de joie et, quand même on sent encore une faiblesse qui, elle-même, n'est pas sans charme, on imagine qu'on surmonterait n'importe quel obstacle, si le destin en dressait un sur votre chemin.

ROBERT. — Tu as à peine vingt ans ; tout est miracle à cet âge-là.

PERDITA. — Pourquoi parles-tu comme un vieillard?

ROBERT. — J'ai vieilli soudainement.

PERDITA. — Faut-il te souhaiter d'être malade à ton tour pour que tu te réveilles jeune encore?

ROBERT. — Il faudrait que la maladie fût assez forte pour effacer tout souvenir en moi.

PERDITA, saisie. — Ah ! (*Un silence assez long, sur un autre ton.*) Comment va ta mère aujourd'hui?

ROBERT. — Elle était ici tout à l'heure avec tante Marie. A vrai dire elle n'est pas encore tout à fait rassurée. Elle s'inquiète.

PERDITA, l'interrompant. — A ton sujet, naturellement.

ROBERT. — Au nôtre. Je viens d'avoir une conversation assez pénible avec tante Marie. Elle s'est mis en tête qu'il y avait une cause morale à ta maladie.

PERDITA, *l'interrompant*. — Et à tes idées noires.

ROBERT. — Alors elle cherche.

PERDITA, *inquiète*. — Elle n'a pas trouvé? elle n'est pas sur la piste?

ROBERT. — Ah ! je te l'avoue, j'ai été sur le point de me trahir. Mais je me suis arrêté à temps.

PERDITA. — Il ne faut rien dire, Robert, quoi qu'il arrive. Promets-le-moi.

ROBERT. — Quoi qu'il arrive... Ne rien dire...

PERDITA. — Tu hésites?

ROBERT, *gêné*. — Je n'hésite pas, mais je ne suis pas sûr de comprendre. Pourquoi tiens-tu à cette promesse?

PERDITA. — Qu'est-ce qui t'arrête, ici, Robert? A quoi penses-tu? Y a-t-il une seule hypothèse dans laquelle tu puisses envisager de dire la vérité à ces deux pauvres vieilles femmes ! (*Allant à lui.*) Ah ! réponds-moi, cette fois-ci, et clairement... J'ai peur de comprendre. Parle, et que tes yeux ne quittent pas les miens.

ROBERT, *après un temps et avec un effort sur lui-même*. — Je ne dirai rien.

(*Il se détourne d'elle et fait quelques pas rapides.*

Elle le suit des yeux avec inquiétude.)

PERDITA, *se laissant tomber sur le divan*. — Je me sens fatiguée, soudainement.

ROBERT, allant à elle. — Je suis au désespoir. C'est ma faute encoré. Ah ! tant de maladresse !

PERDITA. — Non, tu n'y es pour rien. Un peu de lassitude seulement. Ne t'alarme pas à mon sujet. Tu vois, j'ai déjà repris mes couleurs. Je suis plus impressionnable encore que je ne le croyais. Il y a entre nous une atmosphère à laquelle je ne suis pas habituée. C'est sans doute ce qui m'opprime. Il me faut à tout moment faire un effort pour savoir ce que tu penses. Cela m'est très pénible. J'ai été inquiète, il y a un instant, parce qu'il m'a semblé que tu me cachais quelque chose... De toi à moi, c'est impossible.

ROBERT. — Hélas ! vois où la franchise nous a menés.

PERDITA. — C'est vrai, et pourtant les blessures qu'elle fait ne sont pas empoisonnées.

ROBERT. — Elles tuent aussi sûrement.

PERDITA. — Mon pauvre Robert, est-ce toi qui parles ainsi ? Comme tu as changé !

ROBERT. — J'ai beaucoup changé, en effet.

PERDITA. — Je ne te reconnais plus.

ROBERT, se montant peu à peu. — Tu t'en étonnes ? mais pourrait-il en être autrement ? J'étais, il n'y a pas longtemps, un homme fier et je suis accablé par la honte. J'étais fort et ne demandais le secours de personne, je suis brisé par des événements qui sont plus forts que moi. Je me croyais un esprit libre. A quoi me sert une liberté dont je ne puis user ? Je suis devant toi et je baisse les yeux. J'ai ruiné ta vie, c'est vrai, mais la mienne du même coup. La grandeur

du châtement dépasse la faute. Regarde ici les misérables que nous sommes. Nous nous cherchons et nous nous fuyons en même temps. Je ne sais rien de toi et j'ai peur, car ce que j'entrevois me terrifie. A chaque instant tu approches d'un sujet qui ne peut pas être aberdé. Tes allusions au passé, comment les supporter? C'est assez qu'il vive terriblement en nous. Un esprit de vengeance t'anime-t-il? Veux-tu me faire payer un crime ancien! Ah! laisse, laisse l'expiation venir à son heure qui est peut-être proche. Faut-il auparavant implorer ta pitié, ton pardon? Est-ce cela que tu veux de moi? Crois-tu que je ne sente pas suffisamment mes torts? Leur poids est sur mes épaules et m'écrase.

PERDITA. — Robert, arrête-toi.

ROBERT. — Non, il faut que je parle. C'est peut-être la dernière fois.

PERDITA, bondissant sur lui. — Que dis-tu?

ROBERT. — J'eusse mieux fait de me taire. Je ne l'ai pas pu. Quelque chose de plus fort que moi m'a poussé à parler. Je voulais te cacher encore la décision que j'ai prise. Mais, hélas! tu n'as pas fait en vain appel à ma franchise et au Robert que tu as connu.

PERDITA. — Je le retrouve, enfin.

ROBERT. — Pour le perdre à jamais. Perdita, il faut que je te quitte!

(Il se laisse tomber à genoux devant Perdita, et pleure.)

PERDITA. — C'est donc vrai. Tu veux me quitter... Je le soupçonnais depuis un moment.

Et voilà que tu pleures à mes genoux. (*Elle lui caresse doucement la tête.*) Toi, mon Robert ! Je n'ai jamais vu des larmes dans tes yeux. Tu es un homme, et fort, et tu pleures ! Faut-il que tu aies souffert, mon chéri, pour en arriver là ! Et c'est à cause de moi ! Comment veux-tu que je le supporte ?

ROBERT, se relevant. — Je te demande pardon. Une faiblesse indigne de moi...

PERDITA. — Non, ne t'excuse pas. Je t'aime ainsi. Je te préfère au Robert fermé de tout à l'heure, à celui qui se cachait de moi. Quel crime avais-je donc commis pour être traitée ainsi en ennemie ? Ne sommes-nous pas restés, malgré tout, ce que nous étions, des cœurs honnêtes et droits, entre lesquels aucune ruse n'est possible, entre lesquels il ne peut y avoir de dissimulation ?

ROBERT. — Perdita, la souffrance m'avait fait perdre la raison,

PERDITA. — Te voilà redevenu humain, comme tu l'étais. Maintenant nous pourrons causer ouvertement. Maintenant, tu peux me dire comment tu as été amené à cette étrange décision de partir.

ROBERT. — Il faudrait peut-être que je fusse plus maître de moi que je ne le suis pour te le faire comprendre. Je l'essaierai pourtant. Mais, au vrai, que te dire, Perdita ? La décision de partir n'a-t-elle pas en soi son explication ? Que puis-je y ajouter ?

PERDITA. — Pourtant il me faut davantage et je ne te tiens pas quitte si aisément. Tu

étais résolu à quitter ta mère et ta tante, et sous quel prétexte? Quel motif aurais-tu invoqué pour leur faire tant de peine.

ROBERT. — Je leur aurais dit la vérité.

PERDITA, *effrayée*. — La vérité! tu n'y penses pas!

ROBERT. — Il y a un moment où on ne peut la taire. Une lettre, une heure après mon départ, leur en aurait donné la raison.

PERDITA. — C'était là ce que tu avais décidé. Tu voulais mettre de l'irrévocable entre nous. Tu voulais rendre ton retour impossible.

ROBERT. — Mon retour n'est-il pas impossible? N'y a-t-il pas de l'irrévocable entre nous?

PERDITA. — C'est ainsi que tu parlais pour toujours. Et je n'aurais appris, moi aussi, ce départ, que par une lettre. Est-ce possible? Est-ce toi qui parles?... (*Un temps.*) Mais je veux savoir encore une chose et il faut que je reste calme. Dis-moi, je te prie, pourquoi, puisque notre séparation est inévitable, c'est toi qui dois quitter cette maison et non pas moi? Il y a là quelque chose d'incompréhensible qu'il faut éclaircir. C'est moi qui dois m'en aller, moi qui suis une intruse ici. Voilà la solution naturelle.

ROBERT. — Perdita, tu n'es pas une intruse ici.

PERDITA. — C'est vrai. Mais veux-tu que ta mère et ta tante aient pour cette petite fille retrouvée les sentiments qu'elles ont pour toi?

ROBERT. — J'ai pensé que, lorsqu'elles verront notre vie ruinée, tu sauras les consoler mieux que moi. Je suis devenu d'humeur sombre

et renfermée. De quelle aide leur serai-je, moi qui ai déjà tant de peine à me supporter moi-même? Tandis que toi, ta grâce, ta fraîcheur, ta bonté naturelle, ta jeunesse rayonnante, quel don leur fais-je ainsi en les quittant! Et toi-même, Perdita, où puis-je te laisser avec plus de sécurité, avec moins de soucis à ajouter à ceux que j'emporte avec moi?

PERDITA, après un silence et appuyant sur les mots. — Et tu comptes aller très loin?

ROBERT. — Loin ou près, qu'importe?

PERDITA. — Je sens bien que ce que tu dis est vrai, mais n'est vrai qu'en partie. Tu ne me trompes pas, et pourtant l'accent de ta voix ne porte pas la conviction en moi. Il y a dans ta pensée quelque chose d'affreux que l'on ne peut dire. Mais on peut le deviner, s'il faut le taire. Robert, pourquoi ne m'invites-tu pas à faire ce grand voyage avec toi?

ROBERT. — Que dis-tu?

PERDITA. — Ne suis-je pas ta compagne de toujours? Crois-tu que tu aies le droit de couper les liens qu'il y a entre nous?

ROBERT, avec effroi. — Toi, partager mon sort! Il ne le faut pas, Perdita. Une victime suffit.

PERDITA. — Et tu t'es désigné toi-même sans me consulter!

ROBERT. — Je suis un homme frappé de la foudre et qui n'a plus qu'à disparaître.

PERDITA. — Et qui m'empêchera de te rejoindre où tu vas?

ROBERT. — Je t'en supplie, quitte cette pensée. La vie est devant toi.

PERDITA. — La vie n'a pour moi, sache-le, que le sens que tu lui as donné.

ROBERT, éperdu. — Perdita, c'est impossible ! Moi, être cause de ta mort ? Je ne puis en supporter l'idée. Je te promettrai tout ce que tu voudras. Je partirai seulement, parce qu'il est impossible que je continue à vivre ici... Je partirai, et ce sera tout... Tu comprends ce que je veux dire. Mais toi, tu resteras là, un peu, auprès de ma mère, et puis, un jour, qui sait...

PERDITA. — Robert, reviens à toi. Ton esprit semble égaré. Quelles semaines as-tu passées dans la solitude ? Quelles tortures as-tu endurées pour que je te retrouve ainsi ? Et moi, pendant que tu souffrais, je revenais paisiblement à la vie dans mon lit de malade, entourée des soins et de l'affection de tous. Mais c'était toi, mon pauvre Robert, qui étais en danger mortel, toi qu'on abandonnait pour ne penser qu'à moi, toi, sur qui j'aurais dû veiller tendrement à chaque minute. Ah ! j'ai été loin de toi trop longtemps. Mais écoute, Robert, même si nous avons peu d'heures à vivre ensemble, il faut au moins qu'elles nous servent à éclaircir tout ce qui reste d'obscur entre nous. Il faut que je sache ce qu'il y a en toi et que je ne te cache rien de ce que je pense.

ROBERT. — Tu entreprends une tâche impossible.

PERDITA. — Il s'agit de te sauver. Crois-tu que je vais reculer ? Je ne sais si je me trompe, mais je pense que je pourrai enlever de ton cœur l'amertume qui l'empoisonne.

ROBERT. — Serais-tu cette magicienne?

PERDITA. — J'irai droit au but. Ma vie est ruinée, il est vrai, mais où est ta faute, Robert? Je la cherche et ne la trouve pas.

ROBERT. — Tu es généreuse, Perdita.

PERDITA. — Tu n'as pas été coupable envers moi. Seul le jeu tragique des circonstances a été contre nous.

ROBERT. — Déjà les choses m'apparaissent dans une lumière nouvelle.

PERDITA. — Les hommes n'ont rien à voir dans la situation où le hasard nous a placés. Ils n'ont pas à la connaître, nous ne dépendons ni de leurs idées, ni de leurs préjugés, ni des lois changeantes qu'ils ont faites, ni de celles, plus impérieuses parfois, qui ne sont pas écrites.

ROBERT. — Où te diriges-tu, Perdita?

PERDITA. — Attends... Nous sommes l'un et l'autre, des esprits libres. Nous ne nous trouvons pas en face des lois divines.

ROBERT. — Tu dis vrai.

PERDITA. — J'en suis arrivée là. J'avais détruit tout ce qui au dehors s'oppose à nous, et je me suis arrêtée, effrayée tout à coup, car je m'apercevais soudain que l'obstacle auquel nous nous heurtons, c'est dans nos cœurs, dans nos esprits qu'il s'est dressé. Comment le vaincre puisque c'est de nos idées et de nos sentiments qu'il se fortifie?... Et je suis restée là, immobile, ne pouvant faire un pas de plus. Le chemin était fermé devant moi... Et soudain, un jour, un miracle s'est produit... Je ne sais comment te

l'expliquer, mais voilà, l'obstacle avait disparu, la route était libre et la barrière tombée.

ROBERT. — Que veux-tu dire? Si je t'entends bien, tu as senti qu'après cette crise, tout n'était pas fini pour toi, que tu pouvais être heureuse encore. C'est cela, n'est-ce pas? Je le prévoyais... A ton âge, il n'est rien d'irréparable, le cœur a une faculté de renouvellement qui semble inépuisable. Ah! c'est un grand souci de moins pour moi. Je respire plus librement.

PERDITA. — Décidément le voile que le temps et la séparation ont tissé entre nous est épais.

ROBERT. — Il faut le déchirer hardiment, Perdita.

PERDITA. — Je te dirai donc tout, Robert. La vérité est que, lorsque je me suis interrogée à ton sujet, je n'ai trouvé dans mon cœur que le souvenir de l'homme que j'ai connu jeune fille et qui a fait de moi une femme. Il n'y avait pas deux images qui se combattaient; une seule régnait, éclatante, sans rivale. Contre quoi, du reste, aurait-elle eu à se défendre? Contre des souvenirs si lointains, si vagues, si pâles qu'ils se perdent dans un passé tout noyé dans les brouillards. J'en suis arrivée à douter même de leur existence. J'ai chassé loin de moi ce que j'ai entendu du Robert d'il y a vingt ans, j'ai grandi sans le connaître; j'ai vécu comme s'il n'avait pas existé. Pour moi, il n'y a qu'un Robert, celui qui m'est apparu là-haut, sur la montagne, et qui a ouvert devant mes pas le chemin véritable du bonheur. Tu vois bien qu'il

m'est impossible de me battre contre les fantômes qui t'apparaissent?

ROBERT. — Que veux-tu dire ici, Perdita? il faut que je le sache.

PERDITA. — Pourquoi me forces-tu à expliquer ce qui est l'évidence même?

ROBERT. — Va jusqu'au bout.

PERDITA. — Où je me sauve, tu te perds. J'étais une enfant, il y a seize ans ; tu étais un homme. Tout s'est effacé de ma mémoire ; mais des images nettes, précises, sont restées gravées dans ton cœur. Aussi tes regards se détournent de moi, tu ne peux supporter ma vue, parce qu'en ma personne, le présent et le passé se mêlent à tes yeux affreusement... J'ai fini. Puisse ce que tu viens d'entendre te rendre plus facile de vivre lorsque nous serons séparés !

ROBERT. — J'étais allé si loin dans mon erreur que je doute encore de ce que je viens d'entendre. C'est en moi un grand tumulte. Je ne sais comment m'y reconnaître. Mais d'abord, il y a ceci : tu ne me hais pas. Répète, répète ces mots pour qu'ils me pénètrent.

PERDITA. — Je t'aime toujours.

ROBERT. — Tais-toi, ne dis plus rien. Laisse-moi, laisse-moi un instant pour m'habituer à l'éclat de cette idée. Je suis comme un homme qui aurait été enfoui longtemps dans un cachot, qu'on en tire soudain et qu'on amène en plein soleil. La lumière, la grande et belle lumière du jour l'aveugle ! Ah ! tu ne sauras jamais dans quelles angoisses j'ai vécu. Je ne t'avais sauvé de la mort que pour te perdre à nouveau, irré-

médiatement cette fois et avec une telle suite de douleurs devant moi, et si aiguës, qu'il m'aurait été impossible de les supporter. Rester accablé sous le poids de ta haine que je croyais avoir méritée et te voir me quitter pour aller vers je ne sais qui, mais vers un autre, sans doute, cela était au-dessus de mes forces... Et puis voilà que soudain... Ah ! jure que tu ne me quitteras jamais quoi qu'il arrive?

PERDITA. — Je te quitterai pourtant, Robert.

ROBERT. — Que veux-tu dire? Quel est ce jeu cruel?

PERDITA, *douloureusement, d'abord, puis se montant peu à peu.* — Ce n'est pas un jeu, Robert, tu sais bien que j'en suis incapable. Mais, en vérité, comment peux-tu imaginer qu'une vie commune est possible entre toi, tourmenté par le passé, et moi, pour qui le présent seul existe. Je ne t'ai rien caché, tu sais ce qui est en moi ; et d'autre part, tu te connais toi-même, tu es celui qui se souvient... Vivre l'un près de l'autre ! Ce serait perpétuer un conflit intolérable. Et ne vois-tu pas où nous irions? A m'avoir à tes côtés chaque jour, presque à chaque heure, il arriverait un moment où le présent l'emporterait, un moment où tu oublerais le passé et ta fille perdue, où tu ne verrais plus en moi que la femme que tu as aimée. Dans un moment de folie, tu me prendrais dans tes bras. Où trouverais-je la force de résister? Sur quoi m'appuierais-je pour lutter contre toi?... Et de nouveau nous serions l'un à l'autre...

Mais tu te ressaisirais bien vite et tu me maudirais d'avoir été la cause de ton égarement. Les remords t'accableraient — je te connais maintenant, je sais que tu es leur proie facile — et qu'advierait-il de nous au lendemain de ce qui serait à tes yeux une faute, et peut-être un crime?

ROBERT, *voulant l'interrompre.* — Mais, Perdita ! c'est toi maintenant qui es dans l'erreur. Écoute-moi un instant.

PERDITA, *avec plus de passion encore.* — A quoi bon ? Il y a tout de même entre nous un abîme que tu ne franchiras pas... Mettons que je me trompe. Mettons que tu sois un homme au-dessus des faiblesses humaines, un homme impassible, un homme qui ne peut faillir... Mais moi, je ne suis qu'une femme, et une femme qui aime, une femme sans force contre l'amour que tu as su lui inspirer. Tu ne peux pas attendre de moi l'assurance tranquille qui t'est facile. M'imposeras-tu le supplice quotidien de rester indifférente et froide auprès de celui que j'aime ? Puis-je répondre de moi ? Ah ! tu ne me connais guère ! (*Elle s'approche de lui.*) Je voudrai prendre ta main. (*Elle lui prend la main.*) La retireras-tu ? Je voudrai me blottir près de toi, dans la chaleur de ton corps, à ma place, comme je disais autrefois. (*Elle est tout près de lui, la tête presque sur l'épaule de Robert.*) Me chasseras-tu ? (*Avec violence et l'écartant d'elle.*) Non, non, tu l'as dit, il ne faut pas défier les dieux. Renvoie-moi, et tout de suite, tu m'entends. Demain il serait trop tard. (*Changeant de ton et avec un gémissement.*) Ah ! tu as tant fait que, cette

fois-ci, j'ai honte ! (*Elle tombe sur le divan et sanglote. Robert fait deux pas pour aller à elle, puis à un instant d'hésitation.*)

PERDITA, *qui le voit immobile, se redresse et se lève.* — L'expérience est faite ; elle est décisive. Tu ne demanderas plus rien après ce qui vient de se passer. Séparons-nous. C'est moi qui quitte cette maison.

ROBERT, *courant à elle.* — Non, tu resteras ici.

PERDITA. — Il faut que je parte.

ROBERT. — Je saurai te garder.

PERDITA. — C'est impossible, hélas !

ROBERT. — Tu t'es trompée sur mes sentiments comme moi sur les tiens. Nous avons vécu l'un et l'autre dans la même erreur.

PERDITA. — Que veux-tu dire ?

ROBERT. — C'est difficile. Les mots me sont lourds à manier... Je ne sais où trouver un chemin... Ah ! voilà !... Perdita, te souviens-tu, tout à l'heure — il y a un siècle tant il s'est passé de choses depuis — de m'avoir dit que je ne pouvais même pas te regarder ?

PERDITA. — Je me souviens. Tu n'avais pas levé les yeux sur moi depuis que j'étais entrée dans cette pièce.

ROBERT. — Tu croyais que je te détestais, que je ne pouvais supporter ta vue... Folie ! Veux-tu savoir la vérité ? Je puis te la dire enfin...

PERDITA. — Parle donc.

ROBERT. — Je ne te regardais pas parce que je te trouvais trop belle.

PERDITA, *avec un mouvement de pudeur.* — Ah !

ROBERT. — Je craignais de t'offenser cruel-

lement ; je voulais te fuir, j'étais arrivé à la pensée de m'effacer du monde, j'allais mourir, parce que je me sentais incapable de ne pas t'aimer et que je ne pouvais supporter l'idée d'être repoussé par toi. J'étais malade, Perdita, tu l'as dit, comme toi, mais d'une autre manière !

PERDITA. — Es-tu certain d'être revenu à la santé ?

ROBERT. — C'est toi qui m'as, d'un seul mot, guéri.

PERDITA. — Ne crains-tu pas de retomber dans ton égarement ? Écouteras-tu les sirènes qui parlent du passé ? Fais-y attention. La moindre rechute, sache-le, serait mortelle.

ROBERT. — Le passé est effacé à jamais.

PERDITA. — Je ne puis être la compagne que d'un homme fort et maître de lui.

ROBERT. — Je serai cet homme auprès de toi. Nous quitterons cette ville hantée par trop de souvenirs. Là-bas, plus loin que les terres civilisées, nous irons nous faire une âme neuve dans les pays qu'inonde une lumière primitive.

PERDITA. — Nous laverons nos corps purs dans les mers du Sud.

ROBERT. — Tu as confiance en moi ? Tu acceptes de me suivre ?

PERDITA. — Du jour où je me suis donnée, j'ai remis ma vie entre tes mains. Je ne la reprends pas. Aujourd'hui, je te retrouve tel que je t'ai toujours connu. Fais de moi ce que tu voudras.

RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
23 SEPTEMBRE 1924 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH,
A MAYENNE (FRANCE)

